

LES AMIS de la POLOGNE

REVUE
MENSUELLE

RÉDACTEUR EN CHEF :
ROSA BAILLY

REDACTION ET ADMINISTRATION
16, Rue Abbé de l'Epée — PARIS (v°)
Comptes de chèques Postaux : Paris 880-96
Téléphone : ODÉON : 62-10

Adhérents français :
10 fr. par an.
Abonnés étrangers :
20 fr. par an.

SOMMAIRE

Marja Jasnorzewska : R. B. — *La Pologne pittoresque.* — *L'éternel « Drang nach Osten ».* — *Le tertre du Maréchal Pilsudski* : W. L. — *Un nouveau monument à Varsovie.* — *Le général Rydz-Smigly.* — *« L'Accord secret » Polono-Allemand.* — *Les Ballets Polonais à Paris.* — *Comment j'ai interdit de bâtir Gdynia* : JON L. — *La Maison des Touristes à Cracovie.* — *Casimir Junosza-Stepowski* : BOY-ZELENSKI. — *Dans de jeunes yeux* : PIERRE CHOYNOWSKI. — *L'Epopée de Joseph Pilsudski.* — *Les livres.* — *Huissiers de l'Ancien Temps* : MGR MARJAN KOZA. — *L'Action des Amis de la Pologne.*



CHAPELLE AU BORD DE LA ROUTE
Bogna Krasnodebska



Marja Jasnorzewska (Pawlikowska)



Il faudrait traduire, en le réduisant, ce nom étranger trop touffu, et compliqué encore par le nom sous lequel la poétesse s'est rendue célèbre, mis au rancart d'une parenthèse, maintenant qu'elle s'est mariée. Cela donnerait en français : Marie-Claire et ne constituerait pas une trahison.

Un poète peut être laid comme Socrate, difforme comme Polichinelle : c'est la beauté de son âme qui le pare, telle qu'elle apparaît dans ses vers. Et tant pis pour lui si les vers sont mauvais !

Ceux de Marie Jasnorzewska nous la font imaginer comme une jeune femme pleine d'esprit, qui garde la fraîcheur de la jeune fille. Une jeune femme aux lignes pures, longue et souple, qui va dans la vie avec une nonchalance distraite, et qui en sort soudain pour achever ses rêves ravissants par un trait d'humour.

Exquise et toute féminine, elle porte sa tendresse sur les fleurs, ses douces sœurs, aussi bien que sur les hommes. Fleur elle-même, sensible à tous les souffles, délicate, et ployant presque sous le faix de sa propre grâce, elle est sauvée de toute mièvrerie par sa fantaisie et sa gaieté.

Les poèmes de Marie Jasnorzewska ont une allure de liberté, un ton original, qui nous enchantent. Ils sont pour les esprits recrues de phrases toutes faites et de poèmes quindés, le ruisseau d'eau fraîche et rapide, la brise sur le jardin, ou, si vous voulez, le clair de lune sur l'aérodrome, car notre poétesse est bien de son temps.

Elle pourrait revêtir et parer les vertugadins du 18^e siècle, elle y serait une coquette étourdie. Elle pourrait, dans ses soirs de mélancolie, ne garder que les voiles de nymphes de Botticelli en restant à l'abri de la pudeur et du mystère épandus par son regard sur sa jeune et grave figure. Car elle est l'éternel féminin. Mais elle nous plaît mieux encore dans notre époque, où elle se joue avec le naturel d'un chaton, tandis que nous prenons quelque peine à l'interpréter, nous autres.

Mais quand j'aurais essayé en cent volumes de vous dépeindre ce miracle qu'est un vrai poète, il vous resterait à lire ses œuvres et à vous laisser pénétrer par leur magie qui ne ressemble à rien que vous connaissiez.

R. B.

LE BANDIT ET LE DIABLE



(A Messieurs les Bandits).

Dans le matin cruel et sombre, et à quatre heures,
Des gens s'en vinrent pour Dudek, le bandit de Przegorzal.
Dudek, obéissant, sortit au milieu de ses gardes,
Et l'aurore échauffait les murs de la prison.

Dudek avait bien peur, et qui n'aurait eu peur ?
Et, nostalgique, il considérait le soleil.
Il ne désirait pas du tout l'enfer, non plus le ciel.
Il n'était pas curieux, Dudek, en général !
Du reste, personne ne lui demanda rien.

Le vent de la terreur comme une feuille sèche
Secouait Dudek. Il implore une cigarette.
Il n'y en a point. Allons, cela suffit !
Et le diable entendit, galopa vers la ville,
En trouva, s'en revint triomphant. Quand tout était fini...

EPINGLES



Argentées, les petites épingles. Et Mademoiselle Anne est
Qui à genoux épingle sur la pâle comtesse une robe. [jaune,
Et la comtesse, hors de la soie, s'élève comme un long jet
[d'eau,
Comme un triste saule pleureur, revêtu de crêpe de chine.

Et dit Mademoiselle Anne, agenouillée sur le tapis :
« Hélas, Madame la Comtesse, il va nous manquer des épin-
gles.
— O bonne Mademoiselle Anne ! On en trouvera. Dans mon
[cœur.
Sans compter la flèche mortelle, il y en a là tant et tant...

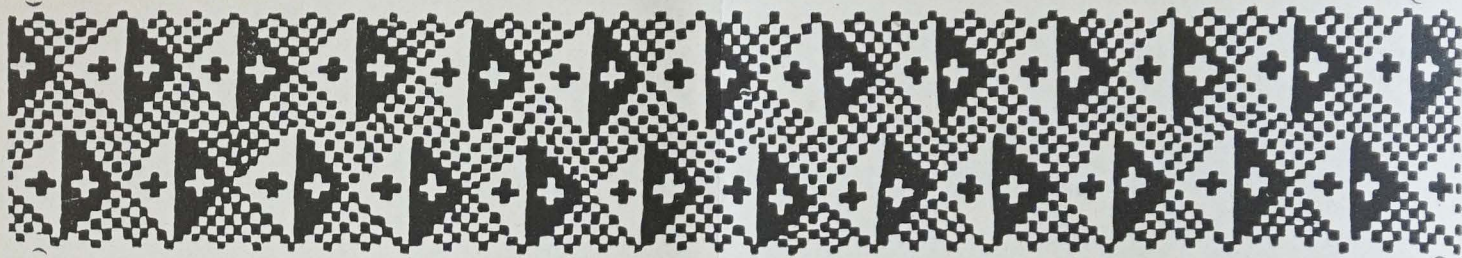
J'avais une pelote. Un lapcreau de satin blanc.
Aujourd'hui, je n'y ai piqué aucune épingle.
Ah ! l'on se trompe toujours un peu moins.
Ce lapereau, comme mon cœur, il ne menait pas grand
Peut-être en souffrait-il encore davantage? [tapage.

• Qu'en pensez-vous, ô Mademoiselle Anne ? »

LA POLOGNE PITTORESQUE



Sortie de Messe à Tyniec



L'Eternel " Drang nach Osten "



Tandis que certains Français imaginent la Pologne liée à l'Allemagne et serve de sa politique, la presse polonaise à l'unanimité signale et commente les faits journaliers qui prouvent le danger de l'insatiable avidité allemande.

Il suffit de feuilleter les journaux polonais de tous partis, pour se rendre compte que la Pologne connaît et juge mieux que nous le péril germanique.

Quel dommage que si peu de Français sachent le Polonais ! Quel malheur que ceux qui le comprennent ne puissent vaincre l'étrange mauvaise volonté que notre presse nous montre à l'égard de la Pologne !

Glanons pour vous, lecteur, des nouvelles qui ne laisseront pas de vous émouvoir.

Dans le *Kurjer Poranny* (officiel) du 26 avril, en première page :

« La situation des 1.200.000 Polonais vivant actuellement à l'intérieur des frontières du Reich est trop connue pour que nous y revenions en détail ici.

« Dans les voïévodies occidentales de la République Polonaise, 420.000 Allemands possèdent 30 écoles secondaires de langue allemande. Par contre, dans l'Allemagne entière, la population polonaise trois fois plus nombreuse ne possède qu'un lycée privé, auquel on vient du reste de retirer le droit de donner le baccalauréat, comme les autres lycées du pays. 1 p. 100 seulement des enfants polonais en Allemagne peuvent profiter de l'école primaire polonaise, et 3 p. 100 seulement ont dans leurs écoles des heures supplémentaires de polonais. Chez nous, au contraire, tous les enfants allemands reçoivent l'instruction élémentaire dans leur langue maternelle.

« Quant à la liberté, elle n'existe pas pour les Polonais d'Allemagne.

« Cent vingt fois déjà, des citoyens polonais de Dantzig ont été molestés et battus. Ce fait prouve

que le pacte de non-agression n'a rien à voir avec le désarmement moral des chauvins allemands.

« Il est grand temps de dire clairement comment sont envisagées au point de vue pratique les relations polono-allemandes.

« Depuis plusieurs semaines, la Poméranie, la Grande Pologne Occidentale et la Silésie sont le théâtre d'une intense propagande germanique. Des envoyés de la « Deutsche Vereinigung » et du « Jungdeutsche partei » parcourent les villages et les campagnes, annonçant partout que cette partie de la Pologne sera bientôt unie au Reich, soit manu militari, soit en vertu d'une décision de Genève. Cette propagande donne du corps aux rumeurs d'après lesquels la Pologne serait prête à « échanger » la Poméranie pour Memel. On fait signer aux Kachoubes des déclarations affirmant qu'ils se sentent de nationalité allemande.

« Un fait entre mille va nous montrer combien la situation est tendue dans ces provinces : il y a quelques jours, à Wejherowo, à Rumja et à Wielka Kacka, en Poméranie, les provocations allemandes ont amené une vive réaction de la population polonaise exaspérée. A Wejherowo, on a brisé les vitres de plusieurs magasins allemands, on a brûlé les journaux allemands, et à Rumja on a même malmené quelques-uns des pangermanistes les plus agités.

« Nous sommes loin d'approuver ces représailles. Mais nous sommes bien forcés de reconnaître là des manifestations spontanées d'une population sincèrement polonaise, effrayée et indignée de l'audace avec laquelle l'action germanisatrice, condamnable au point de vue du droit et dangereuse au point de vue national, se développe dans nos provinces occidentales.

« Nous voulons croire, que, ni officiellement, ni officieusement le gouvernement du Reich n'approuve cette action. Mais son intensité prouve qu'elle est organisée et dirigée méthodiquement par un état-major spécial. Le devoir des autorités

polonaises est de démasquer cet état-major, et celui des autorités allemandes, de se désolidariser publiquement et complètement de telles organisations. »

« Nous trouvons dans un autre numéro de l'officieux « Kurjer Poranny », sous le titre : « L'Allemagne après le plébiscite » ces constatations éloquentes :

« Le touriste polonais qui suit la route d'Olsztyn à Krolewiec (Olstein à Königsberg) ne peut oublier que c'est là, non seulement une terre où la nature est particulièrement belle, une terre riche de souvenirs historiques, mais aussi un pays de luttes continuelles. Songeant au passé, il ne peut pas oublier le « présent » de cette terre. Et le présent, c'est la civilisation polonaise, qu'on cherche à refouler toujours plus loin vers l'est.

« Il ne faut pas se le dissimuler : la civilisation polonaise se trouve là sous une pression d'un million d'atmosphères. Cela ne date pas d'aujourd'hui. Mais aujourd'hui, cette pression a augmenté en comparaison avec le temps de la République Allemande, alors que la Prusse Orientale se trouvait dans un état de particulière dépression. La puissante « Union Allemande Orientale » s'efforce de détruire tout ce qu'il y a de polonais en Warmie et en Mazurie. L'« Office de Distribution des Secours d'hiver » possède en ses mains un redoutable moyen de pression. Et justement, cet office collabore avec l'Union.

« La population polonaise est systématiquement écartée des distributions de vivres et de secours divers. On se montre particulièrement sévère pour les parents qui envoient leurs enfants à l'école polonaise. Ne demandez pas, du reste, dans quelles conditions travaillent ces écoles. Ne demandez pas combien il faut d'héroïsme pour envoyer ses enfants à l'Ecole Maternelle Polonaise d'Olsztyn, où réside le « Polenbund », section locale de l'« Union des Polonais en Allemagne ». Ne demandez pas d'où viennent les difficultés sans nombre que rencontrent « Le Mazure » et la « Gazette d'Olsztyn », qui apparaissent timidement sur le marché d'Olsztyn. Le « Mazure » est un étrange petit journal polonais, écrit en lettres gothiques, qui, au temps de la parution des « Chevaliers Teutoniques » de Sienkiewicz, eut sa période de magnificence. Aujourd'hui, ce journal, guetté par la poste et la police, végète de jour en jour plus misérablement. On se le prête, et il passe ainsi de main en main, tel un document suspect. »

« L'Ilustrowane Kurjer Codzienny, (Courrier Quotidien Illustré) » dénonce les manœuvres hitlériennes en Pologne.

Il existe en Pologne un parti hitlérien appelé « Parti National-Socialiste Ouvrier Allemand », agissant exclusivement parmi les Allemands de Pologne.

« La Centrale de ce parti pour la Pologne (Landesgruppe), établie il y a à peine un mois, est à

Varsovie, dans une maison de la rue Ujazdowska. Elle se divise en sections (Kreise), se subdivisant elles-mêmes en groupes locaux (Ortskreise). Le chef du parti pour la Pologne est Carl Burgam. »

Quant à la lutte pour la terre, voici les nouvelles que le « Courrier Quotidien Illustré » en donne, une fois entre autres, sous le titre : « *Inquiétant état de choses ; les Allemands achètent les propriétés des Polonais de Poméranie.* »

« On nous annonce de Swiecie : Un phénomène très net se fait sentir ces derniers temps en Poméranie : c'est la recrudescence des efforts de germanisation du pays, qu'il s'agisse d'administration, de politique, de questions intellectuelles, et surtout de questions économiques.

« Laissant de côté les organisations politiques qui groupent la minorité allemande du pays, nous examinerons tout particulièrement les efforts des germanisants pour s'emparer de la vie économique de la province. Ils ont créé de nombreuses et fortes sociétés coopératives de commerce, d'industrie et de crédit, et ils s'efforcent par tous les moyens d'acheter leurs propriétés aux Polonais.

« Les Polonais, à cause du manque d'argent, ne peuvent pour ainsi dire plus vendre et acheter de terres. Par contre, par un phénomène étrange, les acheteurs allemands affluent et sont prêts en général à payer à un prix élevé les terres et immeubles de Poméranie, qui passent ainsi peu à peu entre les mains allemandes.

« La crise mondiale qui sévit actuellement sur l'agriculture vient en aide aux Allemands. Plus d'un propriétaire polonais, découragé et endetté, ne demande qu'à vendre ses terres à l'acheteur qui lui en offre un bon prix, fut-il Allemand. C'est ainsi que les possessions allemandes en Poméranie s'accroissent sans cesse, tandis que celles des Polonais diminuent. »

Le journal d'opposition « Polonia », de Katowice, raconte ce fait entre mille : « La fabrique de tabac J. Doms, de Racibor, pour faire de la réclame à ses cigarettes portant la marque « Achmed », joint à chaque paquet une image. Une des séries de ce type d'images porte le titre : « La lutte pour la Haute-Silésie » ; elle comprend cent images représentant le plébiscite en Silésie ; ces images sont d'inspiration nettement anti-polonaise. »

L'Echo de Varsovie étudie quelques ouvrages allemands : « Nous avons eu souvent l'occasion de le dire : on n'est nullement persuadé en Pologne, malgré l'accord polono-allemand, du renoncement aux revendications territoriales du Reich.

« Citons l'ouvrage de M. Max Beer, *La politique extérieure du Troisième Reich*.

« Dans l'ouvrage de M. Kleinov : *La perte de la Marche de l'Est*, paru à Berlin l'an dernier et dédié à Adolf Hitler, M. Kleinov prie les hommes d'Etat polonais de ne pas interpréter le pacte du 26 janvier 1934 comme une renonciation de l'Allema-

gne à la révision de ses frontières orientales. Il dit expressément que le dernier mot n'a pas été prononcé sur la vieille Marche orientale allemande le 22 juin 1919, jour où ces territoires ont été incorporés à la Pologne.

« Citons encore un autre ouvrage celui de M. Czech-Jochberg, publié à Leipzig, en 1934 également, sous le titre *Vues sur l'histoire allemande par un national-socialiste*. Après un exposé de la politique prussienne en Posnanie depuis un demi-siècle, ce parfait nazi qualifie simplement de « trahison » la réunion de la Posnanie aux autres parties de la Pologne.

— Je pense que la frivolité avec laquelle une province prussienne a été littéralement jetée à la Pologne par une poignée de misérables, sans aucune contre-partie et seulement pour le plaisir de commettre une infamie, est unique dans l'histoire.

Ces citations sont éloquentes et se passent de commentaires. »

Parmi la presse de l'émigration polonaise en France « Ognisko » intitule un de ses articles : « La Pologne ne fut jamais et ne sera jamais l'alliée de l'Allemagne », et un autre : « La France et la Pologne sont invincibles si elles marchent la main dans la main ».

De l'« Ognisko » encore ces indications : « Dans toute la Pologne, on confisque des cartes et des ouvrages venant d'Allemagne, ayant un caractère nettement politique. Sur les cartes confisquées, l'ancienne Pologne Prussienne est séparée du reste de la Pologne par une ligne frontière nettement marquée.

Parmi les livres, certains se prononcent pour la nécessité de reprendre des territoires à la Pologne.

Les autorités polonaises viennent d'interdire la

vente en Pologne de « Mein Kampf ». Simultanément, elles ont interdit la vente des œuvres et écrits glorifiant Schlageter. D'autre part, viennent d'être interdits les ouvrages allemands suivants : Encyclopédie Knair, 1934, Atlas Knair, Atlas Hansa, « Fragen der Deutschen Ostgrenze » (Problèmes des frontières orientales allemandes), de M. Karl Werner et l'Atlas Werkeman. Ces divers atlas et autres ouvrages géographiques, ainsi que l'Encyclopédie, continuent d'attribuer à l'Allemagne les territoires que celle-ci, en vertu des traités, a dû céder à la Pologne. »

Le « Wiarus » donne de tels faits divers : « A l'occasion des fêtes de Pâques, la « Société des Polonais » de Chorzow avait organisé une matinée dansante. Pendant la fête, vingt allemands ivres firent irruption dans la salle, insultant grossièrement les danseurs et battant les femmes, semant ainsi la panique parmi les assistants.

« De tels faits témoignent éloquentement de la recrudescence de l'action germanisatrice en Haute-Silésie. »

Le « Narodowiec » rappelle comment les Allemands préparaient le quatrième partage de la Pologne. Le traité de Brest-Litowsk est la poussée la plus orientale du « Drang nach Osten ».

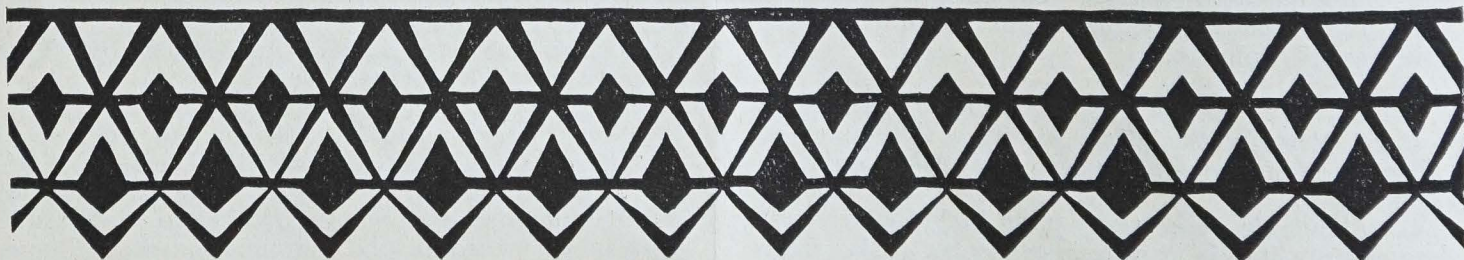
« A Brest-Litowsk, la question polonaise était une des plus importantes. On discuta sur le sort des terres polonaises, mais on décida sans nous. Le général Ludendorff avait mis dans ses plans d'envoyer 7 millions de Polonais russes sur le Rhin. »

Et ainsi de suite.

Evidemment, un pacte de non agression ne saurait changer le caractère d'une race !

*
**

On comprend maintenant le sens des négociations de M. Beck à Berlin. Le Ministre des Affaires Etrangères de Pologne doit à sa patrie, et à l'Europe, d'employer tous les moyens de persuasion pour calmer l'avidité et l'impatience allemande, et éviter, tout au moins reculer le plus possible, un nouveau et sanglant conflit. — Souhaitons-lui de réussir !



Le Tertre du Maréchal Pilsudski



Depuis quinze jours, Cracovie vit des heures extraordinaires : dans cette ville-Panthéon, les hommes défilent par milliers. Et ce qui est merveilleux, c'est la sagesse, la dignité, le recueillement même de cette foule. Nulle part on ne voit trace d'agitation ou de tumulte. Il semble que tous ceux qui sont venus en pèlerinage à Cracovie, impressionnés par tant de grandeur, ne songent plus qu'à courber la tête. On parle bas afin de ne pas éveiller Celui qui dort son éternel sommeil dans la crypte de Saint-Léonard, et on marche avec précaution, afin de ne pas troubler son repos.

En ces instants, Cracovie est d'une réelle beauté.

Dès les heures les plus matinales, les rues se peuplent. Le courant humain suit une double direction : les uns s'en vont vers le Wawel, les autres retournent vers la ville. Suivons les premiers.

*
**

Dans le lointain, à travers la brume matinale, la ligne délicate des collines entourant Cracovie se dessine à l'horizon. Cracovie, Florence polonaise ! Le paysage qui nous entoure évoque lui aussi la campagne florentine. Voici la colline, Fiesole en miniature. Seulement, au lieu des bois d'oliviers, c'est la forêt de Wolski ; au lieu des cyprès, ce sont les sapins ou les peupliers.

Sur une de ces collines, le Sowiniec, grâce au labeur des hommes de bonne volonté va s'élever un gigantesque monument, symbole de la grandeur sur-humaine d'un homme qu'aucun autre homme n'a jamais égalé : le tertre du Maréchal Pilsudski. Sans exagération, on peut affirmer que ce tertre sera élevé par les mains pieuses de la Pologne tout entière.

Sur les flancs de la colline se déroule la foule immense de ceux qui veulent contribuer par le travail de leurs propres mains à élever cette énorme construction à la gloire du Libérateur. Chacun d'eux porte quelque chose dans le sac suspendu à ses épaules : un peu de terre du pays — du pays que chacun croit avoir été le plus cher au cœur du disparu.

L'un d'eux, tout courbé sous sa charge, arrive ainsi à pied de Pruszkow.

— Pourquoi à pied ?

— Parce que je n'ai pas d'argent pour le chemin de fer !

Nous voici enfin au sommet du Sowiniec. Ici, c'est une véritable fourmilière humaine. On travaille vite et bien. Ce sont surtout les enfants des écoles et les ouvriers — ces derniers presque tous absolument désintéressés. Il y a aussi des jeunes gens occupés surtout à tracer les chemins et à bâtir les fondements du tertre, un nombre très restreint de chômeurs, venus ici dans l'espoir de trouver du travail, et enfin des ouvriers spécialisés fournis par l'autorité militaire.

Dans une petite cabane faite de planches clouées est la « Direction des Travaux du Tertre », qui se trouve entre les mains du capitaine Kozminski et de l'ingénieur Maczynski, initiateurs de cette construction.

Le Capitaine nous donne avec la meilleure volonté tous les renseignements que nous lui demandons. Nous partons pour visiter les travaux. On entend de loin le bruit métallique des pioches qui bêchent la terre. Brusquement, derrière un tournant, la base du tertre nous apparaît. Et sur ce tertre, ainsi que je l'ai dit, on croit apercevoir une vaste fourmilière constituée par la foule bariolée des travailleurs à l'ouvrage : jeunes filles des écoles en blouse blanche, jeunes gens et scouts au torse nu brûlé par le soleil, adultes en habits d'ouvriers, paysans des environs en costumes locaux, et aussi gens de la ville habillés de couleurs vives.

Tout en bas du tertre, les outils de travail : bêches et brouettes pour les plus forts, corbeilles et paniers pour les plus faibles. Tous travaillent dans un ordre parfait. Voici par exemple une école qui arrive. (Ce jour-là, c'était le tour des écoles de Gdynia.) Un des surveillants la prend immédiatement sous sa protection. Il distribue les bêches et les paniers. Les instituteurs se dirigent vers les brouettes et le travail commence.

Si quelque particulier arrive, il se tire d'affaire tout seul : il prend une bêche, remplit de terre une brouette, la hisse au sommet et verse la terre à l'endroit qu'on lui indique. Ceux qui ont transporté de loin de la terre sur leurs épaules veulent absolument la verser au pied du grand mât où flotte un drapeau en berne, qui marque la hauteur du futur tertre...

Le Capitaine Kozminski nous donne quelques explications : Le tertre lui-même aura 36 mètres de hauteur. Comme le Sowiniec a déjà 357 mètres, la hauteur totale sera de 393 mètres, dépassant ainsi de 50 mètres le tertre de Kosciuszko. La masse totale sera de 140.000 mètres cubes, le diamètre de 110 mètres. Le sentier serpentant autour du tertre et conduisant au sommet aura une longueur de presque un kilomètre. La base, qui sera constituée par une plate-forme de bois, aura 4 hectares. Un escalier aux larges marches y conduira. Il sera entouré d'une balustrade dont la rampe sera faite d'urnes contenant de la terre envoyée par les villes de Pologne. Sur chacune des urnes sera gravé le nom du donateur.

Actuellement, le tertre a déjà six mètres de hauteur. C'est la période de travail intense. Etant donné la forme conique du tertre, on compte que quand celui-ci aura 17 mètres de hauteur, 75 p. 100 des travaux nécessités par l'apport de la terre seront terminés : car jusqu'à 11 mètres de hauteur, il faudra 51.000 mètres cubes de terre, et de 32 à 36, il en faudra à peine 800.

Les frais totaux de construction s'élèveront à la somme de 430.000 zlotys. Le transport et la mise

en place de la terre doivent être terminés en automne 1936, et l'ensemble du monument, avec les travaux d'architecture, en 1938.

Autour du tertre s'étendra un parc avec un musée régional qui contiendra une petite église de bois datant d'il y a 700 ans, transportée de la Silésie de Cieszyn.

Dans un pavillon de bois, on a exposé la maquette du futur monument. Le long des murs de la cabane sont disposés des bancs où les travailleurs volontaires peuvent se reposer après leur journée de labeur. Tous sont fatigués, mais contents : ils ont rempli leur devoir. Ils ont contribué à la construction du monument-symbole qui rappellera éternellement à la Pologne Celui qui l'a ressuscitée d'entre les morts et qui a fait sa grandeur.

Le Capitaine Kozminski nous adresse une prière : il nous demande de rappeler à tous que 62 trains, amenant des excursionnistes au tertre, vont prochainement arriver à Cracovie. La Direction des travaux ne peut s'occuper d'un si grand nombre de personnes à la fois. D'un autre côté, l'encombrement nuit, plutôt qu'il ne sert, à l'avancement des travaux. Or, la Ligue de Protection du Tourisme organise les voyages d'excursion à Cracovie. La Direction prie donc instamment ceux qui veulent prendre part à ces voyages et travailler au tertre de s'adresser aux représentants de la Ligue, afin qu'elle régularise l'arrivée des voyageurs et permette à ceux-ci de travailler dans les meilleures conditions à l'œuvre commune.

W. L.



Un Nouveau Monument à Varsovie

◻ ◻ ◻

Grâce à l'initiative et au sacrifice des aviateurs du 1^{er} régiment, un monument en l'honneur du Maréchal Pilsudski vient d'être élevé sur l'aérodrome militaire d'Okecie, à Varsovie. Voilà encore une preuve de l'indéfectible attachement que l'armée polonaise nourrit pour son chef. L'auteur du projet de monument, qui est à la fois un témoignage de reconnaissance pour le Chef vénéré et un symbole de l'armée de l'air, est l'ingénieur architecte Ochmanska-Mrowkova.

Du piédestal carré sur lequel repose toute la construction, s'élancent deux minces colonnes de 20 mètres de hauteur, au sommet desquelles trois aigles, insignes du 1^{er} régiment d'aviation, déploient leurs ailes, prêts à s'envoler. Au pied du monument, se trouve une simple plaque avec l'inscription suivante : « Au premier Maréchal de Pologne, Joseph Pilsudski, le 1^{er} Régiment d'Aviation. »

Le Général Rydz-Smigly

Inspecteur Général de l'Armée Polonaise



Un des premiers actes du gouvernement polonais, après la mort du Maréchal Pilsudski, a été de nommer au poste d'inspecteur général de l'armée, le général Rydz-Smigly. Technicien de grande valeur, et l'un des plus anciens collaborateurs du Maréchal Pilsudski dans le domaine militaire, il était désigné depuis longtemps comme successeur du Maréchal à la direction de l'armée polonaise. Le général Rydz-Smigly est unanimement estimé pour son caractère droit et pour son ardeur à servir la cause publique.

Le général Rydz-Smigly est né à Lwow en 1886. Avant la guerre, il étudie à l'université de cette ville et développe, en même temps, son talent de peintre à l'Ecole des Beaux-Arts. Il se trouve aussi parmi les premiers membres de l'« Union pour la lutte active » fondée à Lwow en 1907.

Les premiers jours de la guerre, il prend dans la 1^{re} Brigade des Légions polonaises le commandement du 1^{er} bataillon. Vers la fin de l'année 1914, on lui confie, comme à un officier éprouvé, le commandement du 1^{er} Régiment. Il conserve ce poste jusqu'à la révolte de la 1^{re} Brigade contre les Allemands et la dissolution de cette formation.

Après l'arrestation et l'internement de Joseph Pilsudski, Rydz-Smigly remplace le prisonnier de Magdebourg à la direction des formations militaires secrètes (P. O. W.) qui, à côté des légions, s'organisent sur une vaste échelle depuis le début de la guerre. Il entre en contact avec des formations militaires polonaises actives, en dehors des territoires occupés par les Empires centraux (surtout avec les trois corps d'armée en Russie) et prépare à l'intérieur du pays le soulèvement national contre les armées d'occupation. Occupant le plus haut rang parmi les dirigeants des formations militaires indépendantes, il devient ministre de la guerre dans le premier gouvernement polonais. La date de cet événement coïncide avec celle de l'armistice conclu sur le front occidental. C'est aussi à ce moment que Joseph Pilsudski, libéré de la prison de Magdebourg, rentre à Varsovie et devient le Chef militaire suprême. Le général Rydz-Smigly se met immédiatement à ses ordres, et assume alors la tâche de l'organisation et du commandement de la 1^{re} Division polonaise d'infanterie.

En 1918 et 1919, il combat avec succès contre les troupes bolchéviques dans la région de Kowel et se distingue particulièrement lors de la prise et de la défense de Wilno.

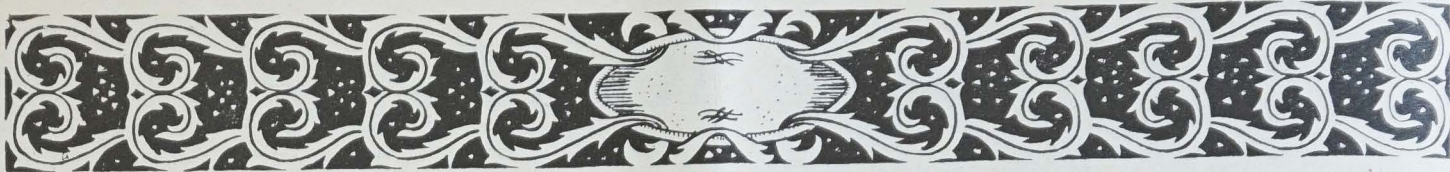
L'armée polonaise s'accroît et se développe de jour en jour et dans le courant de l'année 1919, le général Rydz-Smigly prend le commandement de la 3^e armée à laquelle le Maréchal Pilsudski confiera, l'année suivante, le rôle principal dans l'offensive polonaise dans la direction de Kiev. Après la



LE GÉNÉRAL RYDZ-SMIGLY

glorieuse prise de Kiev, il exécute avec son armée un recul stratégique, d'autant plus remarquable que, non seulement il évite des pertes sérieuses en hommes, mais reste en état d'entreprendre aussitôt une nouvelle offensive, suivant les plans du Maréchal Pilsudski, sur les derrières de l'ennemi. Dans cette manœuvre (bataille de la Vistule), c'est encore le général Rydz-Smigly qui exécute la partie capitale de la façon la plus brillante.

Dans la bataille finale (bataille du Niémen) qui contraint la Russie à demander l'armistice, c'est l'armée du général Rydz-Smigly qui perce le front ennemi vers Grodno et amène la débâcle des troupes bolchéviques en se jetant sur ses derrières.



« L'Accord secret » Polono-Allemand

jugé par la presse Polonaise



Les journaux polonais gouvernementaux aussi bien que ceux de l'opposition, consacrent des commentaires ironiques à la publication d'un prétendu accord secret polono-allemand. Ils soulignent ce qu'il y a d'absurde dans ce document et expriment leur étonnement qu'une partie de la presse française ait pu attribuer une valeur quelconque à un faux aussi évident.

La « *Gazeta Polska* », organe officieux, publie un article intitulé : « Les Gâcheurs » :

« ... Le 3 mars dernier a paru dans une feuille de province, « *Le Bourbonnais Républicain* », le texte d'un accord secret conclu entre la Pologne et l'Allemagne. Ce texte était si stupide et si manifestement fabriqué par des provocateurs maladroits, que personne n'y avait prêté attention. Après six semaines, lors des débats de Genève, ce « texte secret » fut remarqué tout d'un coup par les correspondants de l'Agence Tass et du journal *Prawda* à Genève. Le 17 avril, cette nouvelle alarmante fut communiquée à la presse soviétique. Le 20 avril, les *Izvestia* s'occupaient de l'affaire et le jour même la presse anglaise donnait cette nouvelle en puisant ses informations à Moscou. Enfin, ces jours derniers, toute la presse française était remplie d'articles sur ce sujet, en indiquant, d'ailleurs sans ambages, la provenance soviétique de cette « révélation ». Aussi plusieurs publicistes sérieux — comme, par exemple, Saint-Brice — soumettent-ils à une critique sévère les « sources soviétiques » qui lancent des potins dont on ne voit pas exactement le but. »

Dans un article intitulé : « *Un faux évident* » et signé du sénateur Koskowski, le « *Kurjer Warszawski* », organe de l'opposition modérée, écrit :

« Il est difficile de deviner qui avait intérêt à induire en erreur d'une façon si grossière l'opinion française : il est également difficile de comprendre comment un homme politique dont l'intelligence ne peut être contestée, a pu se laisser abuser par ce faux et comment certains publicistes de marque ont donné créance à ce document.

Il convient de souligner que ces jours derniers, M. Beck a prononcé à Genève un discours dont le

trait saillant était précisément la défense de la doctrine polonaise de la neutralité. Si le gouvernement polonais — suivant M. Beck, — se refuse à prendre de nouveaux engagements, c'est parce qu'il craint que ces engagements ne mettent la Pologne, en cas de guerre, dans une situation pénible et fatale. Toute la campagne de notre diplomatie contre le Pacte Oriental est fondée sur l'hypothèse que, dans l'éventualité d'un conflit russo-allemand, la Pologne deviendrait le théâtre des opérations militaires.

M. Beck ne saurait donc poursuivre, en même temps, une politique qui lierait le gouvernement polonais — pieds et mains — vis-à-vis de l'Allemagne. Cette contradiction ne devrait pas échapper aux commentateurs du prétendu accord polono-allemand.

Une politique aussi déloyale était pratiquée, il y a des siècles, par les Etats orientaux et pourrait convenir peut-être aujourd'hui encore à quelques petits despotes d'Asie. Mais l'imputer à un Etat moderne, de culture occidentale et chrétienne, c'est une insulte qu'on ne peut même pas justifier par l'éclipse des principes moraux dans la politique internationale d'aujourd'hui. »

La « *Gazeta Warszawska* », organe de l'opposition de droite, publie, d'autre part, un article du sénateur Kozicki, intitulé : « A propos d'une nouvelle falsification », dont voici un passage caractéristique :

« Il suffit de lire ce prétendu accord pour se convaincre qu'il a été falsifié en vue d'une intrigue politique. On l'a fait d'une façon si grossière et si naïve, qu'il ne vaut même pas la peine de s'occuper plus longuement de la question. Si nous le faisons toutefois, c'est que nous avons été frappés par la promptitude avec laquelle certains journaux parisiens avaient pris la chose au sérieux... »

Les partisans de l'accord à tout prix avec les Soviets trouvent-ils indiqué de présenter la Pologne en France sous un jour fâcheux ? Mais cela ne suffirait pas. Il doit y avoir dans l'opinion française une prédisposition à croire tout le mal qu'on écrit ou qu'on dit sur la Pologne. »

Les Ballets Polonais à Paris



« IL EST MORT, MATHIEU, IL EST MORT ! »

Les Ballets polonais de Félix Parnell, présentés à l'Opéra-Comique, puis au Trocadéro, ont enchanté les Parisiens par leur ardeur, leur fraîcheur et leur joie. C'est la vie la plus généreuse qui entraîne dans un fol mouvement Parnell, la jolie Zizi Halama, et toute cette troupe, qui a l'air de prendre tant de plaisir à danser. Les chansons et légendes populaires sont une mine inépuisable de thèmes puissants et pleins de fantaisie. Mais l'art classique trouve aussi, dans l'imagination polonaise, des effets purs et nobles.

Notre cliché représente un moment de la scène : « Il est mort, Mathieu, il est mort ! » quand Mathieu ressuscite et entraîne tous ceux qui le pleurent dans une étourdissante mazurka.

Comment j'ai interdit de bâtir Gdynia



Cela se passait en 1921. J'étais alors conseiller de voïévodie et conservateur des Monuments historiques de la voïévodie maritime à Toruń. Je remplissais aussi, mais non officiellement, les fonctions de « chef du protocole » auprès du feu voïévode Jean Brzeski.

Certain jour, le voïévode me fit appeler et, lissant sa longue barbe grise, me dit :

— J'ai une affaire difficile et ennuyeuse. Une certaine société de Varsovie, Rybkol, ou quelque chose de ce genre, veut bâtir une usine pour fumer les poissons à Gdynia, sur la plage même. Pour des raisons sanitaires, il nous est impossible de permettre cela. Mais cette maison a des influences à Varsovie, et demain nous arrive une commission interministérielle qui doit examiner sur place l'état des choses. Vous irez avec eux, et je vous prie de chercher des arguments s'appuyant sur un texte de loi qui nous permette d'interdire cette construction. Nous ne pouvons pas tolérer qu'on abîme notre côte.

Le lendemain matin, je roulais vers la mer, en compagnie de quelques autres fonctionnaires de la section industrielle. C'était mon premier voyage sur la côte polonaise. Sur des routes lisses comme une table, nous traversions la Poméranie, passant rapidement devant Chelm et Gnień. Vers midi, nous aperçûmes à l'horizon une mince ligne bleue, qui s'élargit rapidement, et qui paraissait tantôt s'élever, tantôt s'abaisser.

« Thalassa! Thalassa! La mer! La mer! » commençâmes-nous à crier avec ravissement. L'auto s'arrêta bientôt dans un petit village de pêcheurs.

— Où sommes-nous? demandai-je à l'un de mes compagnons de voyage.

— C'est Gdynia, répondit-il.

— Et c'est dans ce désert qu'ils veulent bâtir leur usine?

— Mai oui.

Cependant, nous cherchions autour de nous un local quelconque où nous puissions casser la croûte. Il n'était pas question de déjeûner. Personne n'était assez fou pour penser que dans ce « trou perdu » où séchaient des filets de pêcheurs et où se promenaient des oies, on trouverait un restaurant.

Nos prévisions ne nous trompaient pas. Dans la seule auberge dont s'enorgueillissait le hameau de Gdynia, on nous donna des poissons fumés et de la bière. Puis, notre faim un peu apaisée, nous nous dirigeâmes vers le rivage. Un certain chef de bureau de ministère se mit à notre tête et les débats commencèrent. Chacun à son tour, les représentants des divers ministères, des voïévodies, de la future usine, de la ville de Gdynia, etc., dirent leur avis. La majorité se prononça contre la construction de l'usine.

— La Pologne doit avoir sa station balnéaire au bord de la mer, dit un certain monsieur important de Varsovie, qui avait une serviette sous le bras. Cette plage doit être à Gdynia, au lieu même où

nous sommes. Il est clair que l'usine empestera l'air et ferait fuir tous les touristes ! Il n'y a pas de place pour elle ici.

Les assistants approuvèrent.

— Et le port? demanda timidement quelqu'un.

— Le port militaire et le port de commerce seront construits sur le lac de Zarnowiec, reprit le monsieur important. On a déjà préparé les plans de creusement d'un large canal qui ira jusqu'à la mer. Nous aurons un port de première classe.

On discuta longuement ; enfin le chef de bureau me pria de donner mon opinion.

J'avais eu le temps d'étudier le règlement allemand encore en vigueur à cette époque-là en Poméranie, et, ayant gravé dans ma mémoire, tant bien que mal, le paragraphe se rapportant à la protection des paysages, je répondis :

— En ma qualité de Conservateur des Sites et Monuments de Poméranie, je ne puis permettre la construction de l'usine en vertu de l'ordonnance touchant « le respect des sites remarquables ». Gdynia est un paysage merveilleux; il n'est pas permis de l'enlaidir. Cette usine pour fumer les poissons détruirait toute la poésie de ce coin.

Les membres de la Commission me regardèrent avec respect. L'ordonnance prussienne leur en avait imposé. Seul, un représentant des pêcheurs, mécontent, grommela :

— Qu'importent les paysages! La Pologne doit penser d'abord aux pêcheurs. Gdynia est un futur port de pêche polonais. C'est ici que doit s'établir toute l'industrie de transformation du poisson. Nous n'allons pas sacrifier des intérêts si pressants à des paysages!

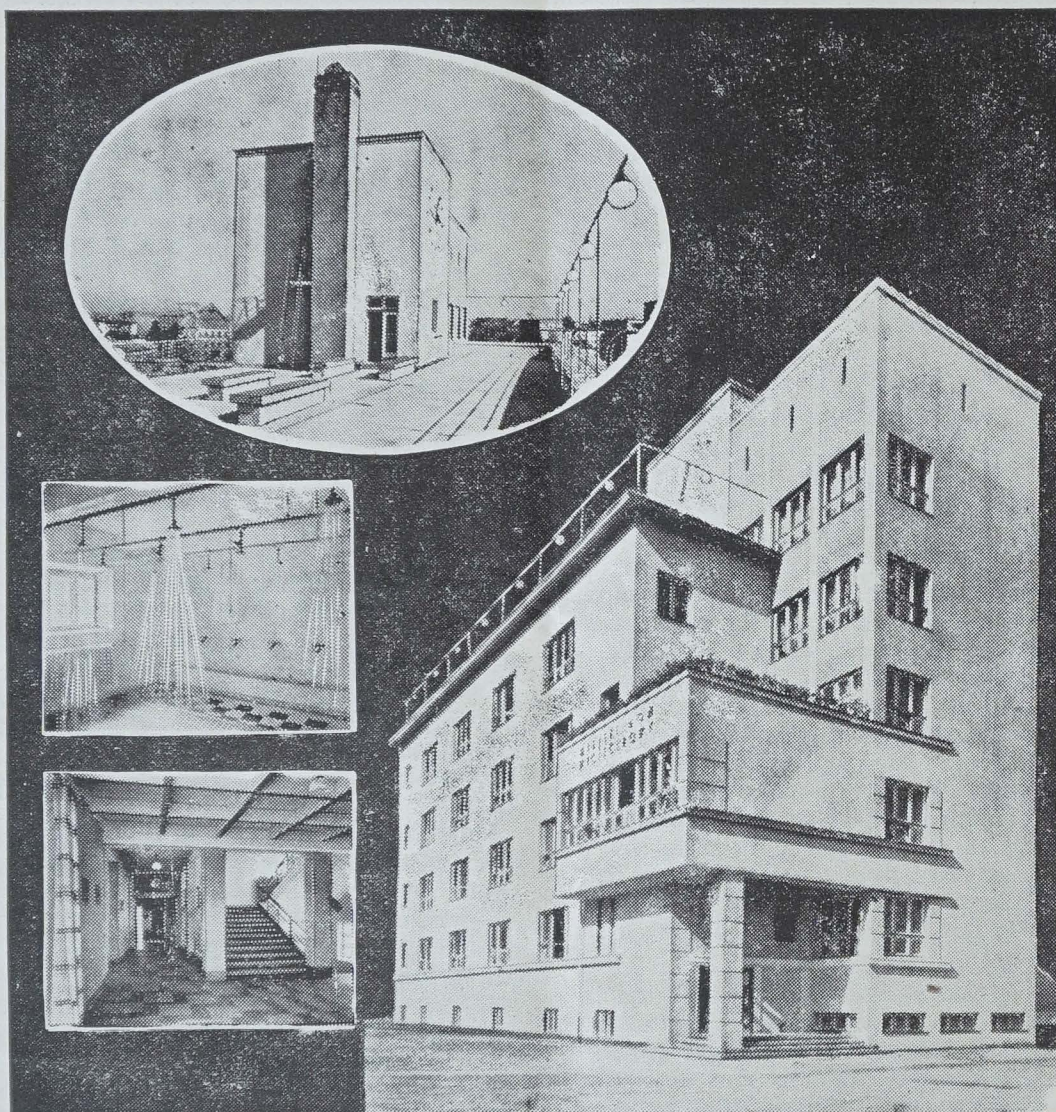
Mais à la fin des fins, le projet de construction fut rejeté. On décida, suivant le désir du Conservateur, de respecter un site exceptionnellement beau.

Cependant, les pêcheurs s'étaient approchés. Il ne manqua pas de surgir des intermédiaires qui nous proposaient d'acheter tout le pays et d'en faire des lotissements. Mais personne ne se laissa tenter par des offres si illusoires.

— Quoi? acheter à Gdynia des lotissements ou des maisons? disaient les membres de la Commission indignés. Et bien que les prix qu'on leur offrait fussent ridiculement bas, aucun ne voulut y consentir.

C'est pourquoi, aujourd'hui, je suis rempli de tristesse. Je pourrais être millionnaire avec les lotissements des terrains sur lesquels s'élève aujourd'hui le port de Gdynia. Pour quelques centaines de zlotys, on pouvait alors acheter plusieurs hectares de ce sable où rien ne poussait.

Mais si j'ai manqué une bonne affaire, j'ai néanmoins sauvé le paysage de Gdynia. Seulement, je n'imaginais pas que dans le cours de quelques années ce paysage allait si radicalement changer, et que sur ce sable s'élèverait une ville énorme qui serait un des ports les plus modernes de l'Europe.



La Maison des Touristes à Cracovie

Casimir Junosza-Stepowski



A côté de toutes les physionomies et de tous les masques qu'a su se donner le grand artiste, et qui sont reproduits par toute la presse à l'occasion de son jubilé, je voudrais fixer ici une image que j'ai fidèlement conservée dans ma mémoire : c'est celle d'un petit garçon de dix ou onze ans, aux yeux vifs et hardis, à la tignasse en désordre dont les cheveux s'élançaient en ouragan, un peu sur le côté droit, ce qui le faisait ressembler à un hérisson. C'est ainsi que je me rappelle — et mon souvenir est peut-être le plus ancien de tous — notre actuel « Henri IV » ; je le voyais souvent, parce qu'il demeurait alors chez mon oncle et ma tante, les Tetmajer, à Cracovie.

C'était alors, pour ne rien cacher, une petit diable batailleur et sauvage, et effroyablement menteur. Il posait parfois sur les gens un regard si aigu qu'on eût dit qu'il voulait les transpercer avec une lame de couteau. Les vieillards hochaient la tête et lui prédisaient un sombre avenir.

Et tout à coup, le petit Kazio changea. Lui qui, auparavant, avait horreur des livres et de l'étude, se prit soudain à pâlir des journées entières sur de gros bouquins dénichés dans la bibliothèque de Casimir Tetmajer. Et non seulement son caractère, mais son aspect extérieur changea. Il devint plus fin, plus délicat, plus soigné... Et cette transformation fut l'œuvre... d'une édition illustrée de Shakespeare. A l'aide d'une épée (au besoin, le crochet du fourneau de cuisine pouvait jouer ce rôle) et d'un couvre-pied, Kazio commença à jouer le drame ; et c'est ainsi, pour le plus grand profit et le plus grand plaisir de son entourage, que le petit Caliban s'immortalisa par le meurtre de Richard III et d'autres pygmées.

Ce Shakespeare illustré, qui se trouvait aussi dans la maison de mes parents, fut une cause de rapprochement entre Kazio et moi, malgré notre différence d'âge. J'aimais à lui faire parler de Shakespeare. Je lui montrais les images, que je lui laissais interpréter au gré de sa fantaisie, lui cachant le texte avec la main. Il était vraiment extraordinaire dans ces moments-là. Son visage se transformait, ses yeux brillaient... Je sais bien que ce que j'écris là paraîtra une légende inventée après coup pour les besoins de la cause. Et cependant, cette fois, c'est la stricte vérité.

Puis, je le perdais de vue pendant longtemps. Et enfin, un jour, afin de savoir ce qui s'était passé pendant ce « longtemps » qui faisait un trou dans mes souvenirs, je me rendis dans son appartement, situé dans une des plus élégantes rues de Varsovie, et là, assis dans un confortable fauteuil, après avoir goûté un délicieux cocktail offert par la charmante femme de mon ami, je commençai à l'interroger.

— Eh bien, Kazio, qu'est-ce qu'il y a donc eu « ensuite » ?

— Ensuite ? Chyrow !...

Ah ! c'est vrai... Chyrow ! Qu'aurait-il bien pu y avoir d'autre que Chyrow, l'établissement des Pères Jésuites, sorte de colonie pénitentiaire, ayant la réputation de mater les caractères les plus difficiles, de dompter les natures les plus dures ?

— Chyrow ! Les Pères Jésuites ! Mais vous deviez faire du théâtre là-bas ? Le théâtre est dans la tradition jésuite.

— Mais oui, on jouait. Mais pas moi. Les plus âgés. Théophile Trzeinski râflait tous les rôles. Il jouait, chantait, dansait. Il n'y avait plus rien pour les autres.

— Comme dans un vrai théâtre... Et ensuite ?

— Ensuite ?... Ici, Junosza est moins précis. Il fait un geste vague de la main, lance quelques noms géographiques : Kamieniec, Varsovie, Kiew ; je devine les pérégrinations et les difficultés du garçon — désespoir de sa famille — que les Jésuites n'ont pas réussi à mater... je n'insiste pas.

— Et le théâtre ?

— En 1900, je suis entré à l'Ecole d'Art Dramatique de Varsovie. Je rôdais toujours autour du théâtre ; je devins l'ami de Przybyszewski. Je crois me rappeler que j'ai débuté à Lodz dans sa pièce « Pour le Bonheur ».

— Cette pièce a-t-elle tenu longtemps l'affiche à Lodz ?

— Deux saisons. Ensuite, j'ai abandonné le théâtre. On m'avait dit que je n'étais pas un bon acteur.

— Et après ?

Junosza retombe dans le vague. Il voyagea un peu à travers le monde, il s'amusa un peu, il gaspilla un peu d'argent et étudia le théâtre dans son pays et à l'étranger. Peut-être fut-il amoureux ; mais je n'ose pas effleurer cette question. En somme, il « vécut ». Je soupçonne qu'il fréquenta un peu la jeunesse dorée. S'il en fut ainsi, il ne faut pas le regretter ; c'est en fréquentant ces gens au temps de sa première jeunesse qu'il a appris à jouer dans son âge mûr le rôle du comte Kotwicz-Dalberg.

Cela dura sept ans. Le temps des vaches grasses de la Bible.

Et ensuite ? Ensuite, il entra au théâtre, pour de bon cette fois. D'abord à Poznan. Il joua de tout, suivant l'occasion, et surtout Ibsen, dont on donnait alors le Canard Sauvage, les Vampires, Rosmersholm, Solness, l'Ennemi du Peuple, Hedda Gabler, etc... Puis il revint à Lodz, et ensuite, pour une saison, il alla à Cracovie ; enfin, Szyfman l'emmena à Varsovie, où il débute au Théâtre Polonais dans « La Nouvelle Athènes », obtient un immense

succès dans le rôle de César, de Shakespeare, ensuite... mais à quoi bon continuer cette énumération ? tous et toutes, vous connaissez aussi bien que moi ses succès...

Tous les grands acteurs, à force de peine, se créent à eux-mêmes leur royaume. Leur genre de talent, bien à eux, ne doit rien à leurs prédécesseurs. Junosza, lui aussi, a sa manière bien à lui, toute originale, pleine de surprises, qui est un des charmes de ce grand acteur. Nous allons essayer de fixer quelques-uns des types de personnages dans lesquels il s'est rendu célèbre.

Le premier type, le plus populaire, c'est celui d'un Junosza mondain, Don Juan possédant une force de persuasion presque démoniaque, dangereux près d'un canapé. C'est en même temps un homme prêt à tout risquer, aimant à vivre d'une vie intense, que ce soit dans des courses vertigineuses en auto ou dans de folles parties de cartes. C'est le Junosza des « Vautours » de Croisset, le héros de « Banco » de Savoir, de « Baccarat » de Bernstein, et de beaucoup d'autres. L'habit impeccable, le gardénia blanc à la boutonnière, le visage rongé de passions, sur les lèvres une grimace d'ironie à peine dissimulée, ironie qui pourrait facilement devenir menaçante. Mais j'ai l'impression que si ce type (duquel on peut dire qu'il a été créé chez nous par Junosza) a eu un tel succès, c'est justement parce que, sous cette enveloppe d'homme du monde, le public sentait battre le cœur de l'homme qui vivait d'une vie intérieure « surhumaine », et qui avait appris à comprendre le théâtre dans les drames d'Ibsen.

Il a suffi du reste que Junosza transporte son magnifique talent sur une autre sphère, plus haute, pour qu'il atteigne du premier coup à l'héroïsme : c'est ce qui s'est passé à la représentation de « Terre Inhumaine » de Cúrel, donné à Varsovie en 1923.

Mais voici encore d'autres aspects de ce talent merveilleux : le voici dans le cycle des rôles de Shaw, roi dans une pièce, héros dans l'autre. Nouvelle transformation : ôtez-lui ce pantalon à la raie impeccable, mettez-lui une toge, et voilà Jules César dans « Antoine et Cléopâtre » de Bernard Shaw : Amoureux, homme d'un certain âge, dandy, sceptique, homme politique, héros... Ces deux rôles, César de Shakespeare et César de Shaw, qui sait si ce ne sont pas là justement les deux pôles du génie de Junosza ?

Le dandy peut devenir à la fin de sa carrière, soit héros, soit César. Mais cette carrière peut avoir aussi d'autres fins, Junosza l'a deviné avec une extraordinaire intuition, et a créé ainsi une galerie de types inoubliables. C'est le baron ramolli dans « Azais » ; c'est l'autre baron « dangereux » dans « Celui qu'on gifle » ; c'est l'affreux Plaza-Splawski dans « L'Œuvre du Péché » ; enfin, c'est ce Kotwicz-Dalberg, apparenté par les Stuarts à toutes ces têtes couronnées, condamné pour avoir vécu aux dépens de Madame Lechcinska.

Quel magnifique comique, quel comique de grande classe sait être Junosza quand il le veut !

Mais le dandysme de Junosza a aussi sa sphère de rayons ultra-violet. Le voilà maintenant dans

le rôle d'Henri IV, empereur d'Allemagne. Quelle extraordinaire histoire ! Un jeune homme riche, distingué, amoureux, un peu mélancolique, par la trahison d'un rival tombe de cheval, et à la suite de cette chute devient fou et s'imaginer qu'il est Henri IV. Pourquoi Henri IV et pas un autre potentat ? Imaginons que ce soit un autre : et nous aurons la clef de toute une galerie de portraits royaux de Junosza-Stepowski, longue liste de fous couronnés : Constantin dans la « Nuit de Novembre » et dans « Kordjan », Pierre I^{er}, Philippe II, Ivan le Terrible, Caligula, Robespierre... Tous des Henry IV, et chacun différent !

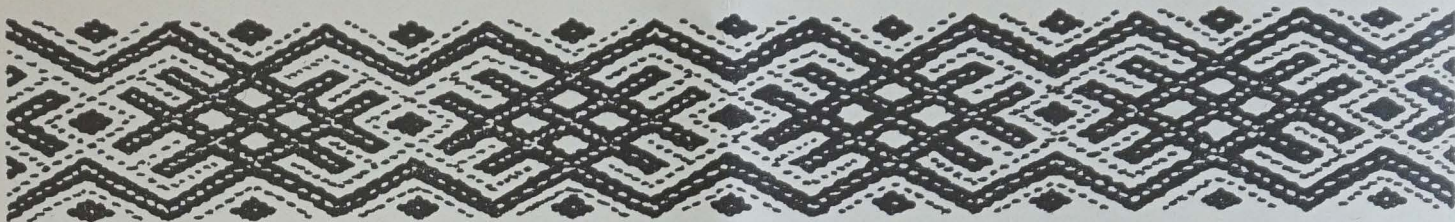
Cette faculté de transformation de Junosza confine au miracle. Il a le génie du déguisement, il sait admirablement se composer un masque. Mais ce don est appuyé d'une solide technique qui n'appartient qu'à lui seul. Tout le monde se souvient de sa belle création du rôle de Batory dans la pièce de Goetel ; pendant la moitié de l'acte, Junosza est assis et se tait ; et il joue par sa seule présence et par son silence, avec un masque qui semble pris à un tableau de Matejko.

Le silence de Batory, c'est peut-être le point suprême de l'art dramatique de Junosza. Peu d'hommes savent se taire aussi pleinement que Junosza. Il fascine par son regard, il stupéfie par son calme de pierre. Je crois que s'il avait rencontré sur la route de sa vie, au lieu de Przybyszewski, Hagenbeck, il aurait fait un magnifique dompteur de bêtes féroces. Et vraiment, quand il paraît sur la scène avec son habit et sa fleur à la boutonnière, on a l'impression que tous les soirs cet homme entre dans la cage. Mais quelle bête attend et rugit dans cette cage ? Peut-être le démon de ses propres passions ?

Oui, le répertoire de Junosza-Stepowski est vraiment un tissu d'existences merveilleuses. Les femmes l'ont adoré ; l'or a coulé entre ses doigts tandis que le champagne pétillait dans les coupes ; il a enlevé les plus fameux records de vol en aéroplane, il a connu les horreurs de la guerre, il a été tyran, il a été roi, il a été comte... Et quelquefois aussi il se rappelle les rôles où, misérable « sous-homme », (comme dans « Crime et Châtiment » de Dostoïewski) il a incliné sa tête sur la table poisseuse d'un cabaret... Ces malheureux déchets humains, aux yeux injectés de sang et de wodka, c'est encore un des pôles du génie de Junosza.

Splendide royaume... Et nous avons parfois l'impression que ce royaume est encore trop petit pour ce grand génie, qu'il se sent à l'étroit dans ces palais artificiels, soi-disant du temps d'Henri IV, et qu'en somme il ne sait plus s'il joue la comédie pour lui-même, s'il la joue pour le monde, ou si, au contraire, le monde ne la joue pas pour lui... C'est dans ce torrent de vie intérieure, dans ces passions, dans ce mystère, dans cette ironie et dans ce mépris que nous sentons fermenter dans l'âme de Junosza-Stepowski, qu'est le véritable secret de ce charme inépuisable et le gage de la splendide carrière artistique dont il continuera, comme par le passé, à poursuivre l'ascension.

BOY-ZELENSKI.



« Dans de Jeunes Yeux »



PIERRE CHOYNOWSKI
de l'Académie Polonaise

Un des ouvrages les plus touchants qu'il nous ait été donné de lire, sont les souvenirs de Pierre Choynowski : « Dans de jeunes yeux ». On y retrouve la Pologne d'avant-guerre, ses patriotes généreux, ses conspirateurs, les oppresseurs russes, les Juifs qui sympathisent avec les Polonais, mais ne comprennent pas très bien l'amour de la patrie. C'est Varsovie avec ses foules, ses remous, c'est la campagne, où les nobles défendent leurs terres, aidés, parfois trahis, par les paysans.

En même temps qu'une lecture infiniment attachante, ce livre est un document de premier ordre sur les Polonais à la veille de la libération.

La Mort du Père

Nous étions en été, le soleil brûlait, la vie était belle. Nous nous préparions, mes sœurs et moi, à partir chez notre tante Eugénie. Nous n'attendions plus que l'argent du voyage, car ma mère, bien que la saison ait été assez bonne et que les récoltes ne

s'annoncent pas mal, s'inquiétait cependant pour l'hiver.

Nous attendîmes longtemps. Enfin, un jour, arriva de Russie une lettre chargée qui contenait une somme assez importante. C'était une lettre de mon père, une lettre pleine de confiance et de bonne humeur où il nous annonçait qu'il avait soigné et guéri le fils du « policmeister », qu'on lui avait permis de pratiquer, et qu'il avait maintenant un service à l'hôpital et des malades en ville. Tout cela devait lui rapporter beaucoup d'argent. Il disait aussi qu'il fallait se réjouir, car dans un mois et demi au plus tard, nous nous retrouverions tous à Tsarytsyn ! Oui, oui, à Tsarytsyn ! Et ma mère, en lisant cela devint toute rouge, et embrassa deux fois la lettre. Dans un mois, ma mère recevrait une nouvelle lettre chargée, peut-être même plus chargée que celle-ci. Puis mon père écrivait qu'il était fier de moi, qu'il me serrait la main comme à un homme (cette fois, ce fut mon tour de rougir) et qu'il y avait dans la lettre trois roubles dont il me faisait cadeau pour mes menus plaisirs. Il me conseillait d'acheter une balle pour jouer à la paume, et des patins « Halifax ». Il terminait en nous embrassant tous tendrement, et ajoutait des plaisanteries à l'adresse des petites filles.

Décrire notre joie est impossible. Ma mère rayonnait de bonheur. Elle avait toujours été pleine de grâce et de distinction ; mais la joie la rendit soudain si belle que les gens se retournaient dans la rue pour la regarder. Elle m'acheta un uniforme et commanda des costumes complets pour elle et pour mes sœurs. Pour moi, le bonheur m'étouffait. Quand je me trouvais seul dans ma chambre, je faisais des bonds de chèvre. Je dépensai mon argent selon les conseils de mon père, et je me promenai dans les parcs avec ma balle dans ma poche. Cela dura ainsi jusque vers le milieu de juillet.

Certain jour, je rentrais de la promenade, et je me trouvais déjà tout près de la maison, lorsque je croisai une de nos femmes de service qui courait je ne sais où et qui me cria seulement en passant :

— Vite, Michel ! Ton père...

Mon père ! mon père était arrivé ! C'est ainsi que j'avais compris le cri de la femme. Mon cœur battit follement. Je me précipitai. Plus vite ! Plus vite ! Sur le seuil, je renversai un enfant et dans la cour je bousculai un groupe de domestiques qui contem-

plaient nos fenêtres. Je fis irruption dans la maison.

— Où est mon père ? criai-je. Où est mon père ?

Mais au lieu de réponse, j'entendis des sanglots désespérés. Ma mère était couchée sur le canapé, blanche comme un linge, les yeux fermés, et quelqu'un lui jetait sur le visage de l'eau de la carafe. Mes sœurs et Mademoiselle Sabine pleuraient tout haut. Le désordre et la consternation régnaient partout.

Je m'arrêtai, pétrifié. Un malheur était arrivé. Où était mon père ?

Je me précipitai sur Sophie :

— Qu'est-il arrivé ? Mais parle donc ! Où est mon père ?

Elle répondit à travers ses sanglots, sans me regarder :

— Mon père... ils ont tué mon père...

Jésus, Marie !

— Quoi, tué ? Mais qu'est-ce que tu dis ?... Qui l'a tué ?...

— La lettre... ils l'ont tué...

Ma mère revenait lentement à elle. Je m'enfuis dans ma petite chambre et m'assis sur mon lit. Je voulais être seul. Jésus, Marie ! Jésus, Marie !... Mon père n'était pas revenu. Ils l'avaient tué. Mon père était mort. Je n'avais plus de père. Mon père...

Maintenant seulement je comprenais. Quelque chose se déchirait en moi. C'était comme si le poids atroce qui pesait sur ma poitrine, depuis mon entrée dans la maison, et qui jusque-là m'avait étouffé, commençait à fondre. Et tout à coup, je me mis, non pas à pleurer, mais à hurler. Je hurlai comme un chien, d'une voix terrible.

Mademoiselle Hélène, tout en larmes elle aussi, vint à moi et me secoua.

— Tais-toi, Michel ! Pour l'amour de Dieu, tais-toi !

Je n'entendis même pas ; je continuai à crier, ayant presque perdu conscience. Dans l'atelier, à côté, on entendit la chute d'un corps lourd. Ma mère s'évanouissait de nouveau. On appela le médecin.

Je ne voulus pas voir le docteur. Je me calmai de moi-même. Je m'assis dans ma chambre, seul dans l'obscurité, et je me mis à penser. Je ne laissai entrer personne. Quand ces demoiselles et mes sœurs entr'ouvrirent la porte, je les accueillis à coups de poings. On me laissa tranquille.

Je réfléchis longtemps et sombrement. Je songeai que pour nous, pour moi, la vie était finie. Je ne pouvais m'imaginer l'existence sans mon père. Oh ! je ne pensais pas à notre situation matérielle ! J'étais trop naïf et trop présomptueux pour cela. Je pensais uniquement à mon père. Je n'avais plus de père ! Il ne viendrait plus jamais, jamais ! Jamais plus il ne me crierait : « Eh bien, gamin, comment ça va-t-il ? » Je ne verrais plus jamais son cher sourire. Il ne me donnerait plus des tapes quand le violon jouerait faux... Je ne sentirais plus l'odeur de son pardessus mouillé de pluie. Jamais plus il ne dirait à ma mère : « Ne te mets pas en colère, Lodzka, cela t'enlaidit ! » Personne, maintenant, ne serait fier de moi. Mon père, oh, mon père...

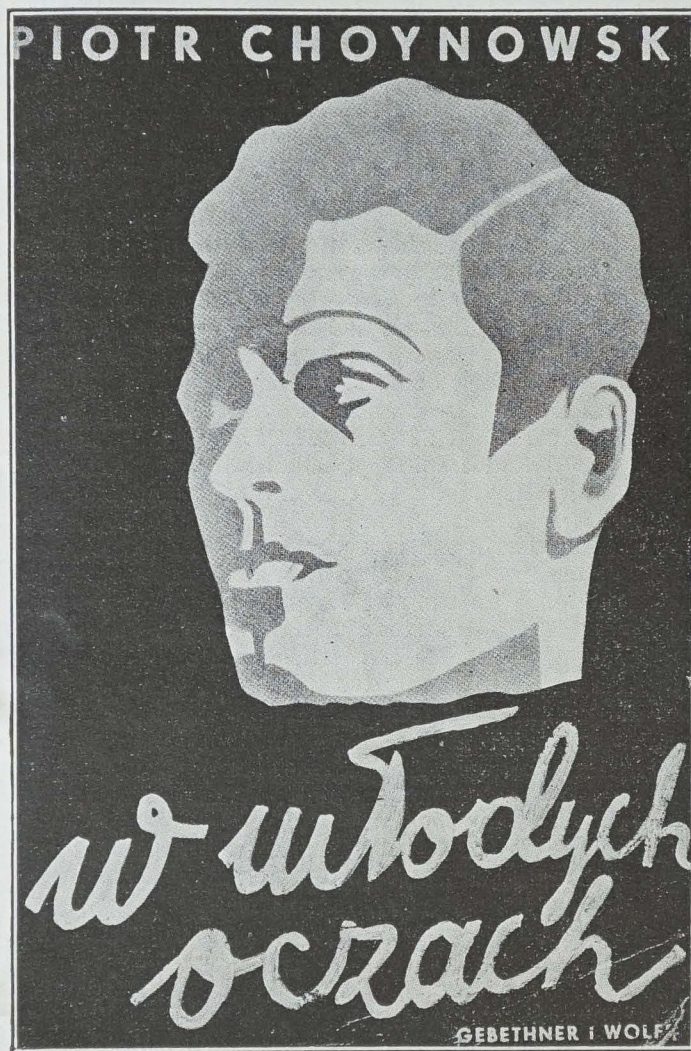
Je me levai et je passai dans la salle à manger. Ici aussi il faisait sombre. Ma mère était couchée

sur le canapé, la tête tournée vers le mur. Les petites filles se parlaient tout bas.

Je dis brutalement à Sophie :

— Donne-moi la lettre !

D'un geste de la main, elle me la montra sur la table. Ma mère ne bougea pas. Je pris la lettre et j'allumai la lampe dans ma chambre.



COUVERTURE DU ROMAN « DANS DE JEUNES YEUX »

Cette lettre avait été écrite par un des compagnons d'exil de mon père. Elle était baignée de larmes. Il écrivait brièvement qu'à peine mon père avait-il commencé de travailler à l'hôpital — et ce travail avait déjà donné des fruits — une épidémie de choléra avait éclaté. Les gens mouraient comme des mouches. L'inquiétude gagna la population : on commença à raconter que les médecins avaient empoisonné l'eau potable. Un certain jour, la foule stupide envahit l'hôpital et massacra les docteurs, les étudiants et les infirmières. Mon père fut tué comme les autres. On fit appel à la troupe qui dut tirer sur la foule ; mais malheureusement trop tard.

J'éteignis la lampe, je me couchai tout habillé sur mon lit et, la tête dans l'oreiller, je sanglotai désespérément. Du reste, je m'endormis presque

aussitôt. Dans la nuit, je sentis que quelqu'un me retirait mes bottes : peut-être ma mère, ou encore Sophie ou Marianne.

Alors commencèrent pour nous des jours étranges — des jours de somnambulisme, pourrait-on dire. Nous parlions très peu entre nous et rien que pour les choses indispensables : « Lave-toi. Mange. Couche-toi. » Le reste du temps nous nous taisions. J'étais sombre et brutal avec tout le monde. Dans mon jeune égoïsme, il me semblait que c'était moi qui souffrais le plus dans notre malheur. Et, en vérité, si, de nous tous, je n'étais peut-être pas celui qui ressentait le plus fortement cette souffrance, du moins j'étais certainement celui qui la ressentait le plus profondément, car j'en souffre encore aujourd'hui.

Quoiqu'il en soit, il se passait en moi d'étranges phénomènes. Cela devint pour moi une impérieuse nécessité de savoir exactement les circonstances de la mort de mon père. L'avait-on abattu avec un instrument de fer? L'avait-on assommé à coups de poings? Ou encore à coups de pierre? Il me semblait que mon cœur allait éclater. Je fis part de mes tourments à mes sœurs. Isabelle devint toute pâle, et Sophie mit un doigt sur ses lèvres. Et moi, sentant le mal que je leur faisais, je continuai à remuer ces atroces souvenirs, car je n'avais plus la force de porter moi-même ce poids qui m'oppressait.

Par bonheur, je me souvins que mon père avait été tué par les Russes. Une haine terrible pour ce peuple s'éveilla en moi. Je ne pouvais assez regretter de ne m'être pas trouvé dans cet hôpital aux côtés de mon père. Ils auraient vu, alors! « Si j'avais au moins pu en abattre un ! » pensais-je avec fureur. Dans la rue, je regardais les Russes comme des loups. Eux, ne le remarquaient même pas. Un jour même, je bousculai fortement un officier russe. Celui-ci se contenta de me dire : « Fais donc attention, morveux ! »

Moi, plein de colère, je pensais au jour où je serais un homme... Je m'ouvris de mes projets de vengeance à mes sœurs. Sophie m'approuva complètement. Oui! oui! que je devienne seulement un homme...

Pierre CHOYNOWSKI.

(Dans de jeunes yeux.)



Au Lycée Russe

J'entrai pour la première fois dans l'immeuble à un étage de la rue Nowolipki. Mon cœur battait à se rompre. Le portier géant, déjà, m'intimidait horriblement. Je restai sur le seuil, hésitant, étourdi par le bruit. Alors, le digne personnage (je parle du portier) me montra le chemin d'un geste magnifique. Je montai rapidement l'escalier, faisant sonner mon plumier dans mon pupitre. Avant d'arriver en haut, je fus témoin d'un conflit aigu entre des camarades qui se disputaient le droit de chevaucher à califourchon sur la rampe. L'un d'eux s'étant adressé d'une façon peu respectueuse à un

des surveillants en habit bleu, se vit gratifié de deux heures de « retenue ».

Arrivé devant la porte de la classe, je m'arrêtai de nouveau. Je ne savais ni où me déshabiller, ni ce que je devais faire. Devant moi passaient à chaque instant les têtes rasées des élèves qui entraient dans la classe; ils avaient tous des uniformes tachés d'encre et de craie. Je restais immobile; mon embarras augmentait d'instant en instant et une sueur d'inquiétude commençait à perler sur mon front. A ce moment, un visage d'enfant, sans expression se présenta devant moi.

— Qu'est-ce que tu fais là, planté comme un idiot? De quelle classe es-tu?

— De la première.

— Comment t'appelles-tu?

— Kecki.

— Kecki ? (1). Tu es un âne !

Ayant dit cela, il se précipita dans la classe et cria de toute sa voix :

— Camarades! Un nouveau est venu! Il s'appelle Kecki! C'est un âne!

A ce moment s'approcha de moi un jeune garçon à l'air distingué qui, appuyé au chambranle de la porte, me considérait déjà depuis un certain temps de ses calmes yeux gris. Il était grand et mince.

— Viens t'asseoir à côté de moi, me dit-il; il y a une place libre.

Je lui fus sincèrement reconnaissant. Nous étions trois sur le banc : lui, qui se nommait Casimir Uminski, un Russe appelé Pawlow, et moi entre eux deux. J'appris encore qu'Uminski était plus âgé que moi, car, ayant été malade, il avait dû redoubler sa classe; maintenant, d'ailleurs, il se portait tout à fait bien. Je voulus à mon tour, raconter ma scarlatine, mais je n'en eus pas le temps, car la leçon commençait.

Et pour moi commençait aussi le temps des tourments : car à peine un professeur entra-t-il dans la classe pour faire son cours, que mes camarades hurlaient en chœur, comme un troupeau de moutons :

— Un nouveau! Un nouveau!

Ils criaient ainsi pour faire passer le temps et éviter les « questions » du professeur. Mais moi, malheureux, je devais me présenter à tous ces pédagogues, et les plus curieux ou les moins blasés d'entre eux commencèrent même sur le champ à me faire passer un petit examen pour s'assurer de mes connaissances. Quelle émotion! Ce martyr ne cessa même pas pendant la grande récréation, car je fus présenté en triomphe au maigre portier Kajman et au surveillant boiteux, philologue, Wydra. Mais tout cela n'était rien au prix de ce qui m'attendait encore!

Pendant la récréation, un camarade sortit tout à coup d'un corridor et cria : « Le Vieux ! » Le vacarme cessa instantanément. « Le Vieux ! Le Vieux ! » chuchotait-on de bancs en bancs. Mais, déjà, il était à la porte, lui, le Directeur haï et tout puissant, Nicolas Miefodiewicz Troickij. Nous nous redressâmes tous sur nos jambes et nous tinmes au port d'armes comme un seul homme. Je le contem-

(1) L'élève russe a immédiatement reconnu un nom polonais (Note du traducteur).

plai avec crainte et curiosité, car j'avais beaucoup entendu parler de lui : tout Varsovie savait que c'était un homme dur, qui haïssait les Polonais, et aimait à montrer aux élèves qu'il connaissait cependant très bien leur langue.

C'était un vieillard grand et robuste aux longs cheveux blancs et à la belle barbe argentée qui lui donnait un air de gravité et une certaine apparence — oh ! combien trompeuse ! — de bonté d'âme. Mais ses traits étaient franchement kalmouks et ses petits yeux gris avaient une expression méchante. Sur son bel habit bleu brillait la grande étoile d'une décoration russe. En vérité, cet homme était imposant.

Il allait dignement en compagnie d'un surveillant, et il examinait chacun de nous en silence. Là où tombait son regard, involontairement les têtes rasées des enfants se courbaient. Chacun retenait son haleine. On aurait entendu une mouche voler.

Tout se serait bien passé et il serait reparti comme il était venu (car de quoi aurait-il pu parler avec des gamins ?) si par malheur un imbécile, ne pouvant sans doute supporter plus longtemps ce silence oppressant, n'avait soudainement crié :

— Excellence ! Un nouveau !

Je rougis de colère. Quel garçon stupide !

Mais déjà les autres commençaient à me montrer du doigt, et le Directeur, de bonne humeur ce jour-là, daigna se tourner vers moi et me dit en polonais d'une voix aimable :

— C'est toi, le nouveau ? Comment t'appelles-tu ?

A ce moment Uminski me dit tout bas : « Ne parle pas polonais ! » Cet avertissement était superflu. Je n'avais pas la moindre envie d'user en cet instant de ma langue maternelle, car je savais qu'à l'élève assez imprudent pour lui répondre en polonais Troickij répliquait invariablement par le proverbe russe : « Ce qui est permis au seigneur n'est pas permis au cochon » et qu'en outre il lui infligeait une retenue. Je répondis donc en russe, à haute voix, comme un soldat à la parade :

— Je m'appelle Kecki.

— Kecki ? Hum... Et que fait ton père ?

— Mon père est mort. Il était médecin.

Troickij m'examinait attentivement. Et tout à coup, sur son visage kalmouk, passa une expression qui ressemblait à une espèce d'attendrissement. Il continua à parler polonais ; il parlait couramment, allongeant seulement et adoucissant les syllabes au point que son accent devenait presque caricatural.

— Tu vois, Kecki... tu es nouveau ; et tu es orphelin. C'est la première fois que tu viens à l'école. Tu connais déjà tes camarades ; tu vas maintenant connaître ton Directeur. Tu verras qu'il n'est pas si méchant qu'on le dit... Viens avec moi : nous allons déjeuner ensemble. N'aies pas peur, Kecki ! Tu vas avoir un meilleur déjeuner que ton petit pain et ton cervelas ! Viens, pauvre orphelin !

Il avait des larmes dans les yeux. On aurait dit qu'il était doucement ému de sa propre générosité.

Puis, se tournant vers le surveillant, il lui demanda en russe : « Eh bien, que pensez-vous de tout cela, Nicolas Wasyliewicz ? »

Le « philologue » Wydra se contenta d'incliner la tête d'un air pénétré et plein d'humilité.

Je quittai mon banc tout tremblant. Troickij me



HALL DE LA MAISON DES ÉTUDIANTS A VARSOVIE

prit paternellement par les épaules et me fit traverser avec lui le long corridor du lycée. En nous voyant, les élèves se séparaient en deux colonnes pour nous laisser passer, et les professeurs nous regardaient curieusement. Le portier ouvrit avec fracas la porte des appartements directoriaux, qui se referma sur nous.

Ce fut pour moi un déjeuner terrible ! Nous étions trois : le directeur, son petit garçon, élève de la septième classe, et moi. Une gracieuse femme de chambre apporta de succulents hors-d'œuvre : caviar, poissons, et toutes sortes de bonnes choses dont je ne soupçonnais même pas l'existence ! Je ne savais comment manger tout cela. Les morceaux me restaient dans la gorge. Le jeune Troickij, maussade, jetait tantôt sur son père, tantôt sur moi des regards ironiques. Par bonheur, le Directeur s'étendit largement sur la provenance de ces délices culinaires, loua la terre russe qui produisait de si excellentes choses, et mangea pour trois. Je me contentai d'écouter en silence.

La foudre tomba sur moi pendant que nous mangions des côtelettes de veau. Maintenant, Troickij menait avec moi une conversation qui avait pris la forme d'un interrogatoire. Il me posait des questions sur toute ma famille. A mots entrecoupés, affreusement intimidé, plaçant parfois déplorablement l'accent tonique, je dus raconter en russe l'histoire de ma sœur, du grand-père Stanislas, et des propriétés du grand-père Michel... Le Directeur écoutait et approuvait de la tête. Nous parlâmes de nouveau de la mort de mon père, et, malgré moi, les larmes me vinrent aux yeux. Troickij parlait du dévouement des médecins et faisait l'éloge de la mort héroïque de mon père. Tout à coup une pensée traversa son esprit, car il m'interrompit pour me demander : « Mais pourquoi ton père se trouvait-il à Tsarytsin ? Était-il fonctionnaire du tsar ? »

J'étais encore trop jeune pour savoir ruser, et encore moins savais-je mentir ; et d'ailleurs, j'étais bouleversé par le souvenir que je venais d'évoquer. Je dis simplement :

— Mon père était exilé.

Troickij le fils me jeta un coup d'œil farouche,

et son père faillit s'étouffer avec son morceau de côtelette. Sous ses cheveux gris, son visage devenu subitement cramoisi avait l'air d'une betterave.

— Quoi?... Quoi?... il était exilé ? réussit-il enfin à articuler.

— Je... ne sais pas..., balbutiai-je épouvanté.

Le Directeur donna un formidable coup de poing sur la table et rugit :

— Alors, quoi ? c'était un révolté ?

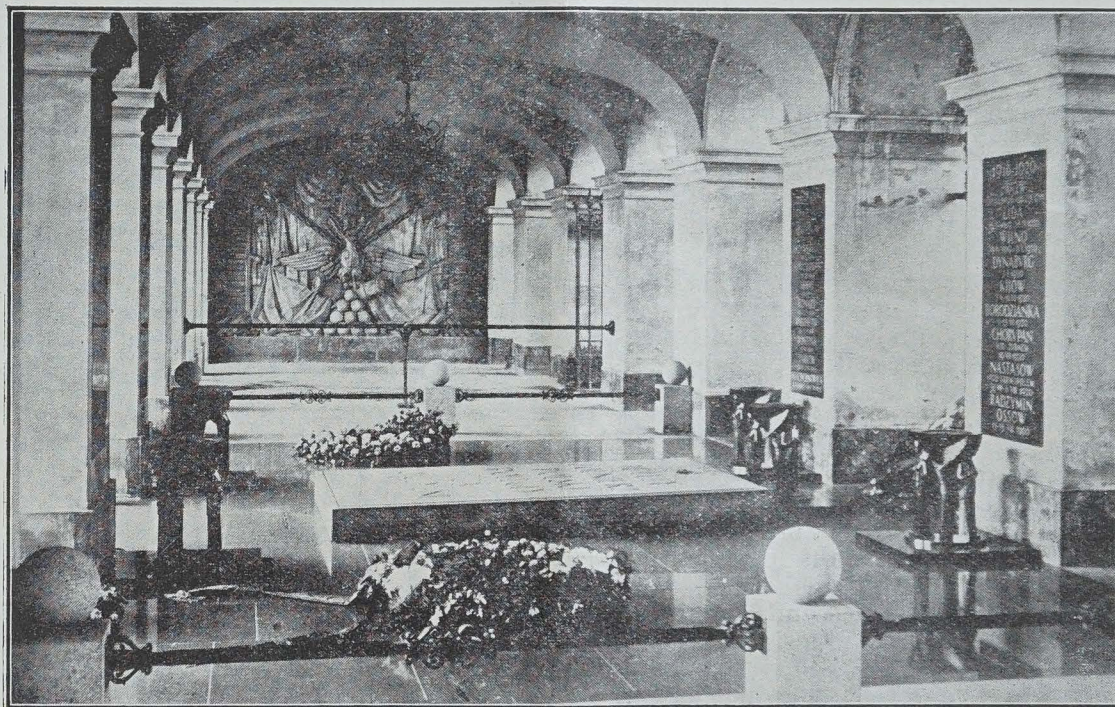
Pétrifié, je gardai le silence. Alors le Directeur repoussa sa chaise avec fracas, et sans un mot quitta la salle.

Je revins au lycée, persuadé qu'il me chasserait de l'école avant la fin de la leçon. Je racontai tout à Uminski, espérant trouver auprès de lui encouragement et consolation. Mais lui, m'ayant écouté jusqu'au bout, se contenta de me regarder de ses froids yeux gris et répliqua seulement :

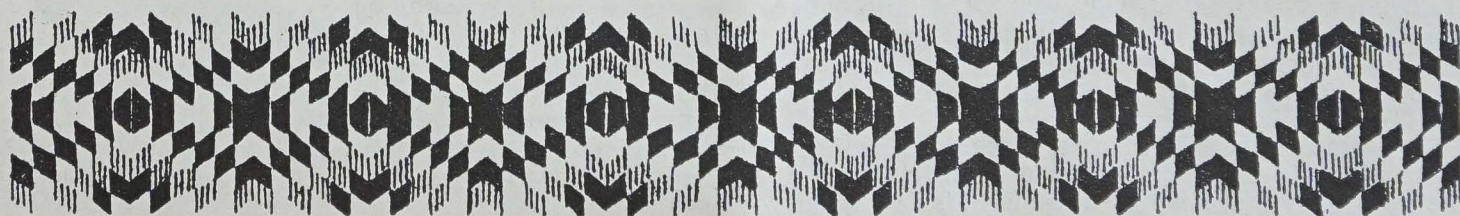
— Bête ! Il ne faut jamais *leur* dire la vérité.

Pierre CHOYNOWSKI.

(Dans de jeunes yeux.)



TOMBEAU DU SOLDAT INCONNU A VARSOVIE





JOSEPH PILSUDSKI DANS L'ATELIER DE L'INTENDANCE
A ZAKOPANE, LE 2 SEPTEMBRE 1914

L'Épopée de Joseph Pilsudski



« Ces espions entrent dans les magasins. Ils dévisagent les passants : parfois, ayant reconnu une personne suspecte, ils ne la font pas arrêter immédiatement, mais la traquent pendant des semaines, afin de mieux connaître ses accointances. Pour lutter contre tant d'Argus, il faut avoir continuellement recours à la ruse et au déguisement. A chaque moment pour faire perdre ses traces aux agents, il faut prendre refuge dans un tramway ou un fiacre, ou se tenir des journées entières dans des ruelles obscures des faubourgs, tapi dans un taudis ou une auberge mal famée.

« Comme Pilsudski ne peut descendre à l'hôtel sans passeport, il dort au hasard de ses randonnées, tantôt dans une maison de refuge, où il est assuré de trouver un asile et des complices dévoués, tantôt dans un local inoccupé. Avant d'entrer dans une maison où il doit rencontrer ses amis, il s'attarde toujours au dehors et observe les dispositions de la fenêtre.

« Comme Chappe, les conjurés ont inventé un télégraphe optique. Un pot déplacé, les rideaux disposés d'une certaine façon, le préviennent qu'il ne doit pas entrer. Il sait alors, que la police a déjà fouillé les lieux et qu'elle y a laissé un agent.

« Quoique tous les policiers, gendarmes, espions et faux frères soient lancés à sa poursuite, Pilsudski devient une puissance avec laquelle tout le monde doit compter. Il tient ses réunions, dépiste les poursuites des plus fins limiers de Saint-Pétersbourg.

« Traqué inlassablement, et exposé continuellement aux dangers, il n'est pas étonnant qu'il apparaisse tantôt généreux, sensible, cordial, tantôt rude, sombre, aigri, méfiant. Cependant, la légende grandit sa populaire figure et ses partisans l'idolâtrèrent, tant il a frappé leur imagination.

« Suspect, adulé, harassé, il court d'une frontière à l'autre, et, dès lors, commence son existence énigmatique de fugitif, sans asile fixe, tapi le jour dans quelque maison obscure où, avec ses amis, il travaille et organise, parcourant la nuit de longues distances pour visiter ses partisans et embaucher de nouveaux affiliés. Partout il compte des complices : il en a dans la police, dans les administrations et municipalités : ils se glissent et se faufilent partout, prennent place près des administrateurs, feuilletent les registres. Toujours, il réussit à ne laisser aucune trace de son passage et évoque le paysan lydien auquel la possession d'un anneau enchanté donne le pouvoir de disparaître à volonté. »

Enfin, il est arrêté, transféré au fameux pavillon X de la citadelle de Varsovie. Il est, dit-il lui-même en riant, prisonnier-né, car il s'occupe et même charme sa vie : il dessine un échiquier sur le dos d'une bible avec des bouts d'allumettes, et fabrique les pions avec lesquels il jouera. Dans la réclusion d'une cellule, ce n'est pas, après tout, un si mauvais apprentissage de la tactique militaire. Mais ses compagnons veillent sur lui, car ils veulent tirer à tout prix de la prison l'animateur des mas-

ses polonaises. Il réussit à se faire passer pour fou, et à s'évader de l'asile d'aliénés où la surveillance est moins rigoureuse qu'en prison.

Sa vie sera désormais celle du Juif errant. Il ira à Londres, à Paris; il aura même l'audace de revenir en Russie. C'est dans la partie de la Pologne la moins opprimée, en Galicie, qu'il aura son quartier général.

Il dresse contre le tsarisme les masses polonaises. En 1904, au moment de la guerre contre le Japon, grâce à lui, à Varsovie, une manifestation monstre s'organise contre la mobilisation des polonais.

« Le 13 novembre au matin, dès 10 heures, les premiers rassemblements se forment en face de l'église sur la place.

« Ils se grossissent lentement, puis, vers midi, se fondent dans la foule compacte qui sort de l'église à la fin de la messe et se constituent en cortège. Il y a là des gens de toutes sortes, des badauds et des bourgeois, des intellectuels; mais il y a, surtout, des ouvriers et des étudiants partisans de Pilsudski: en tout, plusieurs milliers de personnes qui s'excitent les unes les autres en poussant des cris et des acclamations. Des pancartes se lèvent. On promène au bout des bâtons des bannières avec ces inscriptions :

« *Parti polonais socialiste. Nous refusons de nous battre pour le Tsar.* »

« Tout de suite, la procession se met en marche, cependant qu'accompagnés d'une immense clameur, trente hommes dont les noms ne seront jamais tous connus de la postérité, trente héros, armés de revolvers se mettent à sa tête et s'acheminent vers l'Ul'ica Bagno, chantant « La Varsoviennne » de Delavigne.

« Chargés par la police, la bande de héros, bien enlevée par Slawek, refoule ses adversaires, et après un choc violent, où il y a des morts des deux côtés, reste maîtresse du champ de bataille. Peu de temps après, éclate en Russie le soulèvement révolutionnaire, qui sera l'avant-coureur de la révolution de 1917. »

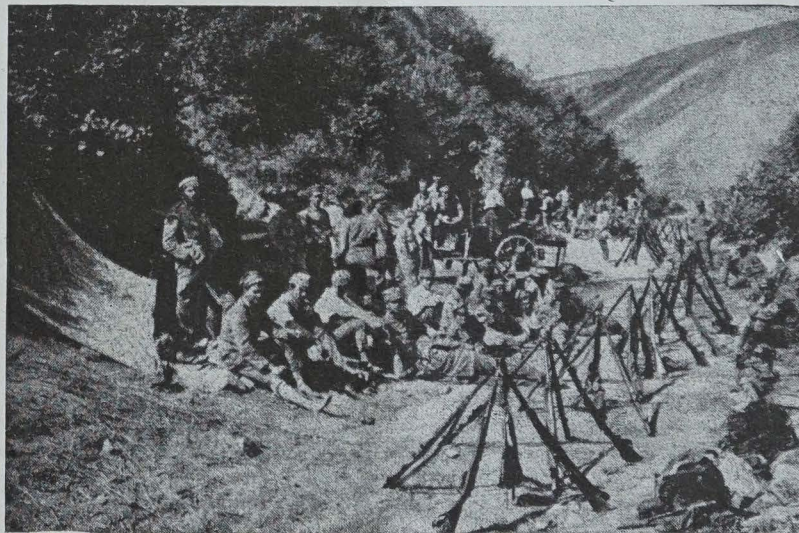
La lutte contre le tsarisme va se continuer par

les guerillas. Pilsudski a formé des petits groupes d'hommes résolus, disséminés jusque dans les plus petites bourgades. Ils n'ont pas assez d'armes, mais ils sont pleins d'audace. Leurs coups de main se multiplient. Grâce à eux des prisonniers sont libérés, des dépôts d'armes mis à sac, des trains postes arrêtés, pour procurer aux révolutionnaires les fonds nécessaires. Pilsudski lui-même attaque à Bezdany une petite gare où il s'empare de 2.800.000 roubles. Du reste, ce pillard, qui vient chercher au péril de sa vie l'argent nécessaire à la libération de la patrie, n'en a jamais pris pour lui-même un sou. Même ses ennemis n'ont jamais attaqué sa probité. Une partie de sa puissance morale réside dans le fait qu'il a toujours voulu rester pauvre.

A Cracovie, c'est une armée régulière qu'il forme avec tous ceux que son ardeur entraîne à sa suite : étudiants, ouvriers, écrivains, collégiens, juifs, fonctionnaires, nobles..., une armée avec des écoles, des soldats, des sous-officiers et des officiers, qui manœuvre dans les monts des Tatrys. Ce sont les fameuses Légions, qui feront de la Pologne une des nations belligérantes, lorsqu'éclatera la guerre de 1914. « On a perdu l'habitude, disait Pilsudski, de nous prendre en considération dans les calculs et les combinaisons internationaux. Le développement de notre armée ramène le problème polonais sur l'échiquier européen. » Lui-même, le Chef, étudie la stratégie et la tactique, non seulement, dans les doctrines de l'Etat-Major autrichien, mais en s'inspirant de la guerre russo-japonaise et de tous les grands maîtres, Napoléon en premier lieu. Sa mémoire est prodigieuse, et sa volonté l'est encore plus.

En février 1914, dans une conférence donnée à Paris dans la salle de la Société de Géographie, il prononcera des paroles de prophète que personne ne prendra au sérieux. Mais ce n'est pas le rôle de Cassandre qu'il joue. S'il a prévu les événements, il s'y est aussi préparé. La guerre est déclarée le 2 août. Le 6, l'armée polonaise libératrice passe la frontière austro-russe.

(A suivre.)



LES LÉGIONS DE PILSUDSKI EN 1915

LES LIVRES

MARJA DUNIN



Pour les
« Pierres Vivantes »
de Berent

ILLUSTRATIONS



Un voyage d'amitié en Tchécoslovaquie et en Pologne, par François REGOTTAZ, chanoine honoraire de Chambéry. (Bureau des œuvres diocésaines à Chambéry.)

M. le Chanoine Regottaz a pris part au « Voyage d'amitié » organisé en Pologne, en 1933, par le R.P. Dassonville. Il a tenu à rendre compte de ses impressions dans un fort beau volume de 204 pages, abondamment illustré.

Mme Rosa Bailly, dans sa préface, juge ainsi l'auteur et le livre : « L'auteur s'est rendu là-bas le cœur battant d'émotion ; la plus fraîche allégresse l'a soulevé pendant toute une longue et fatigante randonnée. Tout l'a enchanté, jusqu'à la langue polonaise que d'aucuns estiment si rébarbative. Elle lui est un moyen, par la seule magie de ses sonorités et de son aspect graphique, de pénétrer plus avant dans l'âme polonaise ; aussi se donne-t-il le plaisir de nous rendre en polonais les expressions courantes, les noms des monuments, les textes des prières, et jusqu'à un long discours. Il a raison ! On ne doit pas aimer à moitié, et rien n'est plus digne de louanges qu'une telle ferveur.

« De leur côté, les Polonais emplissent les pages de ce récit de leurs foules chaleureuses, de leurs vivats, de leurs charmantes trouvailles d'affection. Le Président du Conseil municipal de Varsovie n'a-t-il pas re'ardé son voyage de noces pour recevoir les Français ? Et le couvent d'un sanctuaire célèbre, toujours fermé aux dames, ne s'est-il pas ouvert pour les Françaises « parce que la France est reine » !

« Dans ces pages, qui relatent les moindres incidents du beau voyage, ce qui éclate à chaque phrase, c'est la joie spontanée des Français et des Polonais à se retrouver ensemble. On assiste à la réunion des deux nations sœurs. On les voit se jeter aux bras

l'une de l'autre, cœur contre cœur. Grand spectacle, admirable et émouvant ! Quelle figure, devant une pareille scène, peuvent faire d'éphémères malentendus politiques, de pauvres campagnes de presse ?

« L'auteur a fait précéder cet exultant récit d'un résumé de l'Histoire de la Pologne. Là encore il a eu raison. Les événements du passé modèlent la figure spirituelle d'une nation et, sans leur prestige, les monuments et les sites « ne seraient que ce qu'ils sont ». Il faut les voir en Pologne, sous leur auréole de misère et de gloire, de défaillances et d'héroïsme, de foi et de générosité »

Diplomatie et Protocole à la Cour de Pologne, par le Comte Renaud PRZEZDZIECKI. (Editions Les Belles Lettres, Paris.) Préface de M. le Duc de La Force, de l'Académie Française.

L'auteur de cet imposant ouvrage est directeur-adjoint du protocole diplomatique au Ministère des Affaires Etrangères de Pologne. Il a donc sous la main une mine de documents, les archives même de l'Etat. Il a su en tirer une galerie de tableaux, les uns sévères, les autres piquants. Il nous rend le comique des questions d'étiquette, lorsqu'elles dépassent leur but qui est de mettre de l'ordre dans les cérémonies, et lorsqu'elles se compliquent de vanités personnelles.

Dans les minuties de l'étiquette pataugent les esprits médiocres et se jouent à la fois les esprits fins et larges.

Comment trancheriez-vous le problème posé en 1760, par le prince primat Lubinski, qui rend une visite officielle en vêtement noir et court, à la Marquise de Paumley, femme de l'ambassadeur de France. La marquise reçoit le primat dans la salle du trône, le prie de s'asseoir sur l'un des sièges placés sous le dais, et s'assoit dans l'autre, comme si

la visite était pour l'ambassadeur. A-t-il agi sottement ou spirituellement ?

Ces querelles sont des pointes d'épingle, qui ont lieu d'ailleurs dans les décors splendides des palais, des réceptions, des cavalcades et des banquets « quel faste ! quel cérémonial ! 3.000 saluts faits par le Grand Ecuyer tranchant dans un seul dîner ! »

Il faut louer dans cet ouvrage, non seulement l'érudition, mais aussi la langue française (car il ne s'agit pas d'une traduction), et les belles illustrations d'après les anciennes gravures.

La Pologne en feu, par H. de VERNONNEX. (Collection des Carnets de route célèbres. Paris.)

L'auteur nous rapporte dans ce carnet — d'une trentaine de pages — ses souvenirs de Pologne de 1919, lorsqu'il allait avec la mission française délivrer la Pologne orientale de l'assaut ukrainien. Il avait rêvé sur ces vastes plaines, d'une glorieuse randonnée, d'un Austerlitz : « Je débute, dit-il par une retraite de Russie. » Il aura affaire à une guérilla. Dans ce carnet apparaissent les populations polonaises, les Juifs malheureux et craintifs, les curés gourmands et joviaux... Mais, plus encore que le pittoresque, nous apprécions, dans ces notes, des renseignements sur une période de l'histoire de la Grande guerre à peu près inconnue en France.

Publications de l'Institut Baltique.

L'Institut Baltique de Torun continue à faire paraître sous une couverture bleu pervenche des études approfondies sur les questions polono-baltiques. Ces études se divisent en plusieurs séries : le sol et l'homme ; le passé et la culture ; l'économie et les communications ; la Pologne et la Baltique.

Les Amis de la Pologne seront heureux d'offrir à titre gracieux, à leurs lecteurs, quelques-unes de ces études et notamment :

— *La Prusse Orientale*, par S. Srokowski professeur à l'Ecole Supérieure des Sciences politiques de Varsovie.

— *Dix thèses sur la Poméranie*, par Roman Lutman, vice-directeur de l'Institut Baltique.

— *Les Forces sociales en Poméranie*, par F. Znaniecki, professeur à l'Université de Poznan.

— *La Poméranie et la Silésie, symbole de l'Indépendance Polonaise*, par Cz. Klarmer, ancien ministre.

Etc., etc...

Souffrances de Chopin, par Edouard GANCHE. (Mercure de France.)

M. E. Ganche est l'historiographe passionné du grand musicien polonais. L'ouvrage qu'il nous donne maintenant, et qui sera sans doute le dernier, a trait à la maladie de Chopin et s'orne de deux remarquables photographies du masque mortuaire de Chopin, resté jusqu'ici inconnu.

M. Ganche, qui a voué à George Sand une haine inextinguible, reconnaît pourtant qu'elle est devenue pour son malade, quand il a fallu, une sœur dévouée, rien de plus, rien de moins.

La maladie de Chopin nous est rendue avec des termes techniques qui sont pourtant moins éloquentes que les œuvres de Chopin lui-même. On souffre à lire ces descriptions techniques, embellies seulement par la profonde piété d'Ed. Ganche.

France-Pologne, par le R. P. DASSONVILLE. (Editions Spes.)

Le R. P. Dassonville organise chaque année, pour les catholiques français, des voyages d'amitié à travers la chrétienté. En 1933, c'est en Pologne qu'il a emmené un groupe de 80 personnes. Son livre est une sorte de journal de voyage. On y rencontre des scènes bien touchantes :

« Un groupe a fait une curieuse rencontre. Un vieux montagnard dans son costume pittoresque. L'homme ne paraît pas spécialement attiré par ces touristes qui lui gâtent sa montagne. Il ne paraît nullement flatté d'être visé par les objectifs.

« Mais voici qu'un de nos hôtes, le P. Kosibowitz, jésuite, s'approche ; il explique ce que sont ces promeneurs, des Français...

M. le Chanoine Maugars en était ; il raconte. « ... Comme sous le coup d'une mystérieuse et irrésistible puissance intérieure, une transfiguration s'est opérée sur le rude visage du montagnard. Ses traits tout à l'heure fermés, si réservés, rayonnent d'une douceur impressionnante... Nous devinons une grande joie... Elle rayonne. — Et moi aussi, dit-il, je suis un peu Français, puisque je m'appelle Louis ! » Allusion à notre Saint-Louis...

« Et le voilà qui sourit aux photographes ; le voilà qui prend sous sa veste où il était dissimulé son violon rustique ; il place sa pipe sculptée dans le coin de sa bouche, et attaque son air préféré, un cantique à Notre-Dame. »

Ou bien on rencontre des monuments particulièrement émouvants : « A l'Hôtel de Ville, un buste de Guillaume II a fourni le métal pour la fonte d'une plaque à l'effigie de Foch, *habent sua fata... metalla*. Très ressemblant ! « Ferdynandowi Fochowi... — traduisons — maréchal de Pologne, de France et d'Angleterre, combattant pour la liberté des nations, citoyen honoraire de la ville de Torun — 1929. »

Les anecdotes piquantes ne manquent pas. Voici, par exemple, l'histoire d'une tour penchée : « ... On raconte à Torun qu'elle était occupée naguère par un Allemand, un chevalier teutonique naturellement, dont les péchés pesaient si lourd, si lourd, que... la tour pencha... »

Les cœurs français répondent aux trouvailles polonaises par de nobles inspirations. Voici le Chemin de la croix accompli à Czestochowa sur l'inspiration du R.P. Dassonville, de M. Zamanski, Français, descendant de Polonais et Mme de Lada, l'aimable providence polonaise du voyage : « ... Deuxième station. Prions pour tous ceux qui périrent en défendant le sol sacré de la patrie... et — ceci fut ajouté à la demande de M. Zamanski, qui pensait à son grand-père — furent obligés de s'expatrier pour l'avoir défendue.

Quatrième station. — Prions pour les enfants polonais, martyrs de la religion.

Septième station. — Prions pour les volontaires polonais dans l'armée française, qui donnaient joyeusement leur vie pour la grande cause commune.

Neuvième station. — Prions pour le repos de l'âme du Maréchal Foch qui, dans cette neuvième station, reconnut le troisième partage de la Pologne, et pour lequel les enfants polonais prient spontanément.

Huissiers de l'Ancien Temps

En marge de « Pan Tadeusz »



la vieille vie polonaise ; car, dans les livres du Tribunal de Grodzka il n'est question que des personnes qui « avaient enfreint le droit public » ou « manqué à la volonté ou aux commandements de Dieu ». Il ne faut pas oublier que le nombre de ceux dont il n'est pas parlé dans ces livres, et qui, par conséquent, vivaient selon les lois, était, Dieu merci, beaucoup plus grand que celui des gens qui avaient maille à partir avec le Tribunal.

Voici un extrait de ces livres dans lequel nous lisons les souffrances d'un huissier mal traité par un noble polonais au tempérament un peu trop violent, comme il s'en trouvait parfois dans l'ancienne Pologne.

Cette figure de l'huissier apportant dans les châteaux et gentilhommières les citations à comparaître devant le Tribunal, et souvent fort mal reçu par les personnes auxquelles il apportait ce désagréable message, se retrouve fréquemment au cours de l'histoire de la Pologne d'autrefois. La mission des pauvres gens était parfois pénible et même dangereuse. Adam Mickiewicz, dans « Pan Tadeusz » nous décrit pittoresquement les avatars d'un huissier malmené par un noble. Mais cela n'est rien en comparaison avec l'aventure qui arriva à l'huissier Pierre Domagala de Sokolnik, en 1615.

Messire Kurnatowski, propriétaire d'une gentilhommière au village de Tarnow, près de Kostrzyn, venait justement de dîner, lorsque se présenta à lui l'huissier Domagala, porteur de trois citations, au nom de Sa Majesté le Roi, avec tous les cachets de la généralité, à comparaître devant le Tribunal. Quelle audace ! L'huissier entra dans la pièce où Messire Kurnatowski, avec un autre noble, buvait de la bière après le repas, remit son message, et se prépara à sortir. Mais à ce moment, Kurnatowski se précipita sur lui, le prit par les épaules, et, aidé par son compagnon, le poussa derrière la table. Puis, ayant commandé à un domestique de porter du vinaigre et de la farine, Kurnatowski prit deux des citations, les trempa dans le vinaigre, ajouta de la farine, et, ayant fait une boule, les deux compères l'enfoncèrent de force dans la bouche de l'huissier, qu'ils tenaient par les épaules. L'ayant forcé à avaler cet affreux mélange, ils lui versèrent le reste du vinaigre dans le cou. Puis ils prirent la citation restante, la coupèrent en petits morceaux, et la mirent dans un gobelet d'argile rempli de bière, avec la farine qui était encore sur l'assiette. Ensuite, tenant toujours le malheureux huissier par les épaules et le battant, ils le forcèrent à ouvrir la bouche et à ingurgiter cet horrible breuvage.

A ce moment, Madame Kurnatowska, voyant le

Le Tribunal de Piotrkow a conservé soigneusement dans les « Archives Nationales » une énorme quantité de gros livres reliés en cuir, aux pages jaunies, dans lesquelles les scribes du Tribunal ont écrit sous la dictée le texte des différents contrats, testaments, dons, plaintes, etc., qui passaient par le Tribunal. Ils ont consigné là les rapports et les plaintes des huissiers, les ordonnances des Diètes, des Diétines et des confédérations.

A la lumière de ces documents, nous apprenons comment les aïeux des Polonais actuels s'habillaient, où ils demeuraient, ce qu'ils lisaient ; en un mot, comment ils vivaient les uns avec les autres. Nous avons ici un tableau de mœurs des plus directs, par conséquent des plus vivants. La langue, aussi, faite de mots d'un latin qui manque d'élégance à côté d'autres d'un savoureux polonais, est curieuse.

Evidemment, nous ne voyons ici qu'un côté de

martyre du pauvre homme, intervint et supplia son mari de le laisser tranquille. Alors seulement le seigneur cessa de tourmenter l'huissier. Celui-ci retourna chez lui en gémissant de douleur. Pendant

quatre semaines, il ne put ni boire, ni manger, et, sans les soins attentifs dont il fut entouré, il n'aurait certainement pas survécu à ses souffrances.

Monsieur Pierre Domagala, de Sokolnik, huis-



sier de la Généralité, pourquoi n'avez-vous pas eu l'idée de faire comme Protaze Balthazar Brzechalski, huissier de quelque tribunal de Généralité, dont Mickiewicz nous conte l'histoire dans « Pan Tadeusz » ?

« C'est ainsi qu'une fois, Dzindolet, gentilhomme de Telsze, auquel il apportait un exploit, lui ordonna, en lui braquant son pistolet sur la poitrine,

de passer sous la table et de révoquer la citation en imitant la voix du chien, si bien qu'il dut se réfugier au plus vite dans la chènevière ».

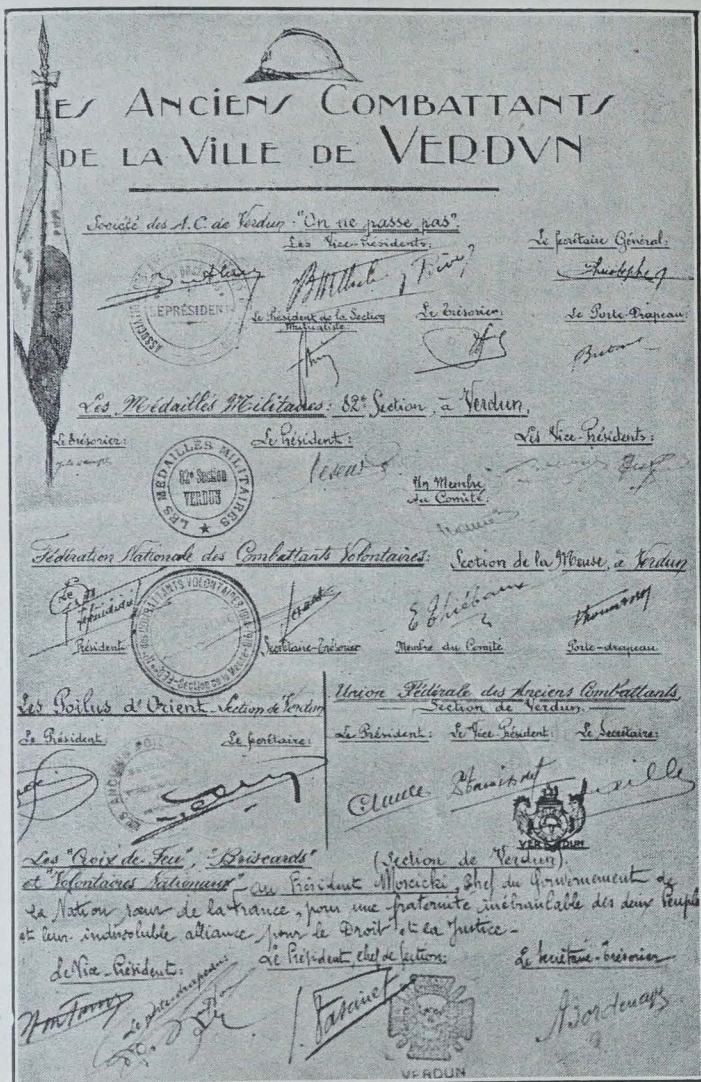
Il y avait certainement une chènevière chez Kur-natowski. Pourquoi, Monsieur l'Huissier Domagala, n'y avez-vous pas sauté, vous aussi ?

Mgr MARJAN KOZA.





L'ACTION DE AMIS DE LA POLOGNE



UNE FEUILLE DE VERDUN
dans l'Adresse à M. Ignace Moscicki

Une lettre de Mme la Maréchale Pilsudska

Monsieur Louis Marin, Président des Amis de la Pologne, qui avait envoyé à Madame la Maréchale Pilsudska, en l'honneur du Maréchal, un don destiné aux vétérans de 1863, a reçu la lettre suivante :

Varsovie, le 14 juin 1935.

Monsieur le Ministre,

Vous me voyez profondément touchée des paroles de sympathie que vous venez de me faire parvenir. La conviction que nos amis de France ont chaudement compati avec la Pologne au moment de son deuil et du mien est pour moi ainsi que pour mes fillettes un réconfort véritable.

Je suis tout spécialement sensible à ce que dans leurs

pensées les Amis de la Pologne ont bien voulu relier le présent au glorieux passé du pays en faisant parvenir à nos vieux combattants de l'année 1863 un don commémoratif.

Veillez agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de ma vive reconnaissance, ainsi que d'une sincère amitié pour les Amis de la Pologne que vous représentez comme Président.

Signé : Alexandra PILSUDSKA.

Pour le tumulus du Maréchal Pilsudski

Un appel lancé à la population française par les Amis de la Pologne, pour l'érection du tumulus a été reproduit notamment par *Le Temps*, *Le Republicain des Hautes-Pyrénées*, *Le Journal de la Marne*, *l'Européen*, *La Vie*...

Par les bons soins de Maître Garcin, dans *La Croix de Provence*, *Le Memorial d'Aix*, *L'Echo des Bouches-du-Rhône* ; par ceux de Monsieur Yvon Andrieux, dans la presse de Mulhouse ; de Maître Gaudu, dans celle de Metz ; de Monsieur Guillien, dans celle de Bordeaux, etc...

Nos remerciements bien cordiaux à tous.

A Argenteuil

Un Comité des Amis de la Pologne est en train de se former à Argenteuil, où il rendra d'éminents services, car les ouvriers polonais sont très nombreux dans la région. Monsieur l'Inspecteur d'Académie de Seine-et-Oise et Monsieur l'Inspecteur de l'Enseignement primaire d'Argenteuil en ont bien voulu accepter la présidence d'honneur.

La secrétaire est Mlle Courly, institutrice ; le trésorier, M. Gougeot, instituteur.

A Bordeaux

Le Comité de Bordeaux vient d'être reconstitué sur les bases suivantes :

Le Président en est toujours M. Camena d'Almeida, doyen de la Faculté des Lettres, savant géographe de renommée universelle.

Le vice-président, M. Vèzes, décédé, est remplacé par M. Dufour, éminente personnalité bordelaise du milieu des Anciens combattants.

Les fonctions de secrétaire général sont assumées par M. Raymond Guillien, qui fut un fondateur du Comité de Bordeaux, et qui revient dans la ville après une longue absence. L'intérim avait été assuré par Maître Manon Cormier. Le trésorier, dont nous avons déjà apprécié le zèle, est Monsieur Edmond Perey.

Réception

Les Amis de la Pologne ont eu le plaisir de recevoir à leurs bureaux Madame de Lada, ancienne députée à la Diète, animatrice d'Associations varsoviennes, qui venait de donner dans le Nord de la France une quinzaine de conférences sur Czeszochowa.

La réception a été des plus cordiales. Les A. P. ont remis à Madame de Lada, en souvenir de son voyage en France, un album de la cathédrale de Chartres.

Remarqués parmi l'assistance : Mesdames Richard Knoch, Marie Regamey, Piedzicka, Leroy, Demerlé ; Messieurs le chanoine Even, directeur des Missions diocésaines, Zamanski, Bongard, Clavery, ministre plénipotentiaire.

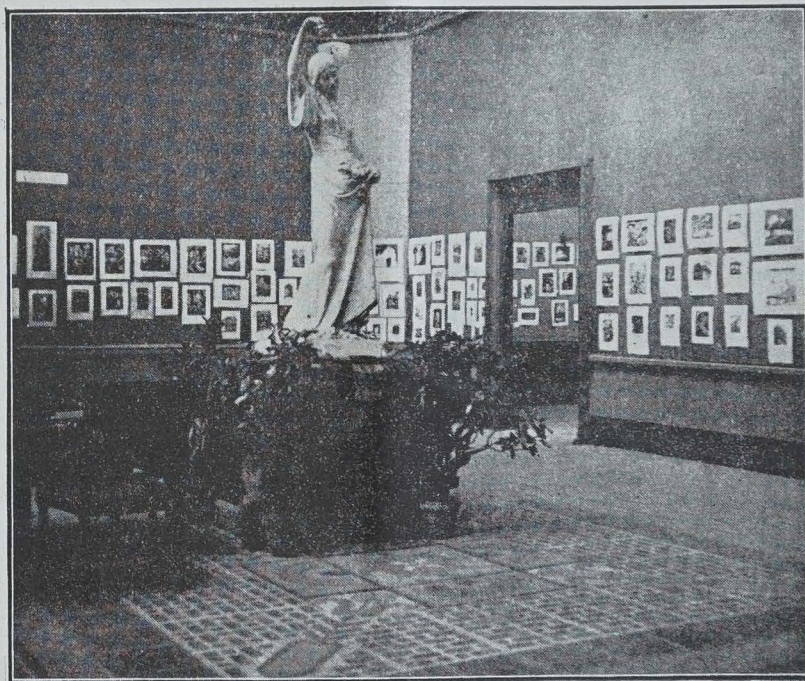
A Marseille

L'exposition d'Art Graphique a été présentée du 1^{er} au 15 juin à Marseille, par les soins des A. P. marseillais. La Galerie Detaille avait bien voulu offrir son cadre situé le mieux possible, c'est-à-dire sur la Cannebière.

Toute la presse marseillaise a rendu compte de cette belle manifestation avec les plus chaleureux éloges.

A l'inauguration M. Witold Obrebski, le distingué consul général de Pologne, président d'honneur de cette association ; le colonel Guillot, président, entouré de MM. Jacques Léotard, vice-président ; Paul Robillard, secrétaire général ; Mouilleron, trésorier, faisaient les honneurs de l'exposition.

Parmi les nombreuses personnalités et l'élégante assistance, on remarquait MM. l'amiral de Ruffi de Pontevès-Gevaudan, commandant la marine à Marseille ; Froment, chef de cabinet du préfet, représentant M. Gaussorgues ; l'intendant militaire Pernot ; Hubert et Périères, inspecteurs primaires, représentant M. l'Inspecteur d'Académie ; Fouque, président honoraire de la Ligue maritime et coloniale.



L'EXPOSITION D'ART GRAPHIQUE A LYON

A Metz

Sous les auspices du comité messin des « Amis de la Pologne » et des Sociétés polonaises de l'Est de la France, un solennel hommage a été rendu le 27 mai à la mémoire du maréchal Pilsudski. Cette manifestation qui réunissait le... et du gouvernement français et le consul de la République polonaise, symbolisait l'amitié profonde qui unit les deux pays, amitié que le brusque départ du grand soldat et du grand homme politique rend plus que jamais nécessaire.

A 11 heures, un service solennel a été célébré à la Cathédrale. Une foule immense remplissait le vaste vaisseau. Dans le chœur, S. E. Mgr Pelt assistait pontificalement à la cérémonie. Sur les marches, plus de quarante drapeaux représentaient toutes les Sociétés polonaises et françaises de la région.

Aux premiers rangs de l'assistance se trouvaient les plus hautes personnalités. Nous citerons : MM. Carles, préfet de

A Amiens

L'Exposition de Tourisme des Amis de la Pologne a été présentée par les A. P. amiennois dans la jolie salle des Rosatis, du 28 mai au 2 juin.

Tous les visiteurs se sont récriés de la durée trop courte d'une exposition aussi belle et aussi copieuse.

Plus de 500 fr. d'objets polonais ont été vendus.

Nos meilleurs remerciements aux charmants organisateurs : Mesdames Cazier, Charpentier et Nézard, et Monsieur Arrachart.

*
**

Madame Wanda de Lada a gracieusement inauguré l'activité des A. P. d'Amiens en donnant dans la salle des Rosatis, le 28 mai, une conférence sur la Pologne. Notre très sympathique conférencière a remporté le succès habituel qu'elle doit à son excellente documentation et à l'amitié pour la France qui se marque dans tout ce qu'elle dit.

la Moselle ; Lechowski, consul de Pologne à Strasbourg ; le général Guitry, gouverneur de Metz ; Paul Vautrin, maire de Metz, et ses adjoints, MM. Gabriel Hocquart, Weydert, Samuel ; les membres du corps diplomatique : MM. Guermont, consul de Luxembourg ; Camille Hocquart, consul de Haïti ; de Zalewski, représentant à Metz du consul de Pologne ; le général Berthélémy, revenu tout exprès de Paris ; M. Prével, ancien maire ; Paul Wiltzer et M^e Gaudu ; de la Société des Amis de la Pologne ; M. Hubert Gillot, Président des A. P. de Strasbourg ; Germer-Durand, procureur de la République, à Metz ; Bouquet, avocat général près la Cour d'appel de Metz ; M. Chamoux, proviseur ; le R. P. Pioche, président de l'Association interdépartementale des Sociétés d'A. C., représentant tous les groupements affiliés dont la plupart avaient envoyé une délégation ; enfin les généraux de la place de Metz, plus de cent officiers et de nombreuses personnalités appartenant à tous les milieux.

Au cours de l'office funèbre, un programme musical

d'une exceptionnelle tenue, a été exécuté. C'est Mgr Pelt qui donna l'absoute devant le catafalque drapé dans les plis du drapeau polonais et autour duquel des membres des Sociétés polonaises, en uniforme kaki, montaient une garde d'honneur.

La messe fut dite par l'abbé Rogaszewski, doyen des aumôniers polonais. Les quêteuses furent Mmes la générale Guitry, Maurin, Gandu, Mlle Brion.

Cette cérémonie dont la grandeur procédait d'une noble simplicité, toute militaire, a été suivie avec un profond recueillement.

Au sortir de la Cathédrale on se rendit à l'Hôtel de Ville. Le grand salon était décoré aux couleurs françaises et polonaises. Au-dessus de l'estrade, le portrait du libérateur de la Pologne, voilé de crêpe, était entouré de deux écussons nationaux, aux formes de l'aigle blanc.

On écouta, debout, l'hymne polonais et la « Marseillaise », chantés par une chorale polonaise.

M. de Zalewski évoqua la grande figure du disparu.

On entendit ensuite M. Paul Vautrin. Le maire de Metz exalta à travers la haute figure du maréchal les affinités franco-polonaises.

Un membre de la colonie polonaise vint alors, dans sa langue maternelle, rendre hommage au libérateur de la patrie.

Puis M. Lechowski remercia la France des marques de sympathies qu'elle apportait à la Pologne dans ces circonstances si douloureuses.

M. Carles, préfet de la Moselle, au nom du gouvernement, s'associa avec ferveur à l'hommage de la France qui gardera dans son cœur le souvenir de l'illustre disparu.

« Le grand maréchal est mort, s'écria M. Carles, vive la Pologne ! »

Un hymne polonais puissant et grave, écouté avec recueillement, clôtura la cérémonie.

(Extrait de la presse locale).

A Nantes

Le 6 mai, à 20 h. 30, une remarquable communication a été donnée au poste Radio-Bretagne par M. Robert Vieux, professeur agrégé, vice-président des *Amis de la Pologne*, sur M. Ignace Moscicki et son œuvre scientifique.

*
**

M. l'abbé Boisselier a donné le jeudi 21 mars, à 20 h. 15, dans la salle paroissiale de la rue du Colonel-Boutin, sur ce thème : « Un voyage en Pologne », une captivante conférence à un très bel auditoire de plus de 500 personnes.

Des vues nettes et bien choisies agrémentaient cette très intéressante et très documentée conférence dont le souvenir restera.

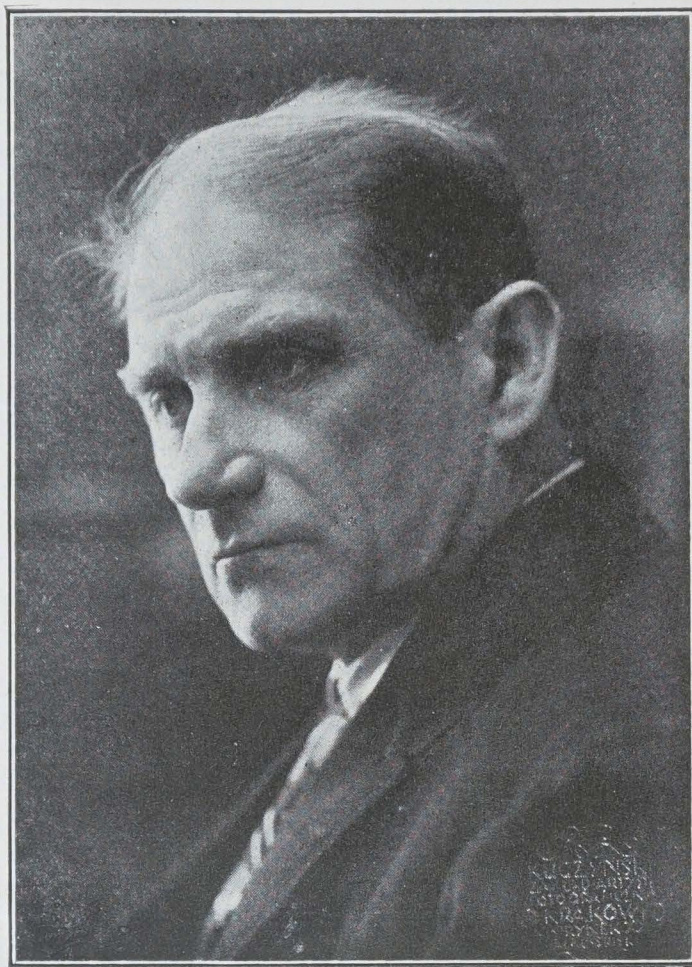
A Lille

La section polonaise à la Foire Internationale de Lille, cette année, a brillé d'un vif éclat, malgré la déplorable réglementation commerciale, qui gêne tellement les rapports entre la France et la Pologne.

Les *Amis de la Pologne* en avaient assuré « le clou » par une exposition de merveilleux papiers découpés de Lowicz, en brillantes couleurs, à l'harmonieuse composition, ainsi que par des étoffes et poupées de Lowicz. L'ensemble avait été disposé par les soins de M. Uszpolewicz.

A Alger

Le 3 mai, la Fête nationale a été célébrée à Alger par une manifestation à la T. S. F. Monsieur Schweitzer a donné une éloquente causerie sur la Pologne, suivie de musique populaire polonaise, et terminée par l'Hymne national.



UN AMI DE LA FRANCE :

M. LÉON KOWALSKI, PEINTRE ET GRAVEUR DE CRACOVIE

A Monchecourt

Monsieur Lipowicz, président de la Société de gymnastique « Sokols » à Monchecourt (Nord), a présenté au public français et polonais notre film « Monsieur Thadée », le 14 avril.

Au Lycée Jules-Ferry

Le dimanche 5 mai, fête de bienfaisance annuelle du lycée, au profit de ses œuvres, Mme Marquigny, directrice, a organisé un ravissant comptoir d'objets polonais, qui ont eu le plus grand succès. Les acheteurs se sont disputés : bénitiers de céramique, couteaux de cuivre des montagnards, poupées en costumes nationaux, animaux de perles, etc...

Dans le Nord

De nombreuses conférences ont été données dans le Nord par les soins du Consul Général de Pologne, de l'Alliance franco-polonaise, du Cercle Universitaire des Amis de la Pologne.

Mentionnons celles de M. Centnersver sur Varsovie, faites en espéranto, à Valenciennes, Denain et Dunkerque : celle de Mlle Leboyer sur Gdynia, à Lille, etc...

Toutes ces conférences ont été illustrées par des projections des A. P.

Le Narodowiec nous a emprunté une centaine de projections sur l'histoire de la Pologne pour une série de conférences parmi les ouvriers polonais du Nord.

La presse amie... et ennemie

Nous remercions le *Courrier de Varsovie* et le *Courrier de Poznan* qui ont inséré des comptes-rendus pleins de sympathie pour notre action.

Il paraît que la presse allemande annonce la disparition des « Amis de la Pologne » et s'en réjouit, bien entendu.

Les divers journaux polonais, notamment le *Courrier de Poznan* et le *National*, qui paraît à Lens, ont reproduit avec stupeur et indignation cet étonnant « canard » lancé par la *Gazette du Rhin et de Westphalie*.

Il va sans dire que nous n'avons fait qu'en sourire.

Dieu merci, l'amitié des Français pour la Pologne n'est pas à la merci de malentendus politiques, et les Allemands se sont réjouis trop vite. Nous avons été touchés, dans cette circonstance, de l'inquiétude et de l'affection que nous témoigne la presse polonaise.



Pour le tumulus du Maréchal Pilsudski

2^e liste

Mlle Dandy	10 »
Groupe des A. P. au Collège d'Orange, par M. Laget.	20 »
M. Plessis	5 »
Mlle Peyron	10 »
Mlle Riberolles (Clermont-Ferrand)	10 »
M. Néaulme (Tours)	10 »
M. Touton (Bordeaux)	5 »
Mlle Lombard (Paris)	10 »
Amicale des officiers belges en France	100 »
Général Castaing	25 »
Mme Guyot (Bourges)	5 »
Mlle Smolska (Les Sables-d'Olonne)	10 »
M. Markiewicz	20 »
Photogravure Adam (Paris)	20 »
Mlle Percebois (Reims)	20 »
M. Camena d'Almeida (Bordeaux)	10 »
Mlle Pacewicz (Orléans)	20 »
Mme Zorn	10 »
Mlle Tréglos	10 »
Mme Tréglos (Pédenec)	5 »
Mme Barrett-Spalikowska (Lyon)	5 »
Mme Gantois	5 »
Mlle Roux (2 ^e versement)	5 »
Anonyme (Paris)	10 »
Les Amis de la Pologne de Bourges	50 »
Union Fédérale des A. C. (Paris)	100 »
M. Raingeard (Rennes)	5 »
Mlle Lobbé (Sèvres)	5 »
Mlle Kryzanowska (Rennes)	10 »
M. Bentkowski (Montpellier)	5 »
M. et Mme Korzeniewski	5 »
M. Greffier (Nantes)	20 »
M. Gougis (Paris)	5 »
M. Guyader	5 »
M. et Mme Mottier (Borçères-Louron)	20 »
Anonyme (Bourges)	10 65
M. l'abbé Unslicht (Meaux)	20 »
Les Amis de la Pologne d'Angers	100 »
Les A. P. à l'Ecole Polytechnique	280 »
M. Schweitzer (Alger)	40 »

Total au 25 juillet 1935 .. 2.173 90

ROSA BAILLY

demande à ses amis de l'aider à éditer son œuvre poétique
Va paraître

ALPES

(Sixt ou la Montagne farouche — Pralognan ou les Prés en fleurs — Repos au Mont-Jovet — Val d'Isère ou la Montagne dépouillée — Glaciers de Maurienne)

« C'est un livre éblouissant »

FRANCIS JAMMES.

1 volume de 200 pages environ. Prix en souscription : 12 fr. (poste recommandée : 13 fr. 50).

Adresser les mandats à Mme Rosa Bailly.

Rappel : MONTAGNES PYRENEES

Prix des Lettres Pyrénéennes, 1 volume : 15 fr.

CONFERENCIERS
de Paris et de Banlieue
demandez-nous notre **CARTOSCOPE**
et nos collections de documents en couleurs

CHEMINS DE FER DE L'EST

Les Forts de Verdun et les champs de bataille de l'Argonne

Des excursions combinées, chemin de fer et autocar, sont organisées à des prix très réduits les dimanches 21 avril, 5 et 9 mai, 30 juin, 14 et 28 juillet, 15 et 29 septembre, ainsi que le lundi de Pentecôte (10 juin) pour la visite des Forts de Verdun et des champs de bataille de l'Argonne.

Les Forts de Verdun

Départ de Paris à 6 h. 55. — Retour à 23 h. 55.
Paris-Verdun en chemin de fer, Visite en autocar de Verdun, la Côte du Poivre, les Carrières d'Haudremont, Louvemont, la Tranchée des Baïonnettes, l'Ossuaire et le Fort de Douaumont, Fleury, La Chapelle-Sainte-Fine, Le Fort de Souville, le Fort de Vaux, le Fort de Tavannes, retour à Paris en chemin de fer.

Prix total (déjeuner à Verdun compris) : 100 francs.

Les champs de bataille de l'Argonne

Départ de Paris à 6 h. 55. — Retour à 23 h. 55.
Paris-Sainte-Menehould en chemin de fer, Visite en autocar de Sainte-Menehould et Vienne-le-Château, Le Four de Paris, Le Bois de la Grurie, Abris du Kronprinz, Romagne, Montfaucon, La Côte 304, Le Mort-Homme, Verdun, retour à Paris en chemin de fer.

Prix total (déjeuner à Varennes-en-Argonne compris) : 130 francs.

Pour tous renseignements, s'adresser : au Bureau de Tourisme de la gare de l'Est à Paris ; à l'Union Nationale des Agences de Voyage, 101, avenue des Champs-Élysées, à Paris.

Le Centre d'Etudes Polonaises

La clôture de la première année d'études et les examens de fin d'année du Centre d'Etudes Polonaises de Paris ont eu lieu à la Bibliothèque Polonaise, sous la présidence du professeur Z. L. Zaleski, délégué en France du Ministre polonais de l'Instruction publique, et de M. André Mazon, professeur au Collège de France, délégué du Ministre français de l'Education Nationale. Les bourses annuelles, destinées à un voyage d'études en Pologne, ont été attribuées aux élèves suivants : M. Joseph Poncet, étudiant en droit à l'Ecole des Sciences politiques de Paris; M. René Jégou, étudiant en droit, de Paris; M. l'abbé Henri Verrier, étudiant à l'Institut catholique de Lille; Mlle Marietta Martin, docteur ès-lettres, de Paris; Mlle Anne-Marie Cabrini, femme de lettres, de Paris.

CHEMINS DE FER DU NORD

Services les plus rapides vers l'Angleterre

De jour : par Calais et Boulogne, traversées les plus courtes, 4 services quotidiens dans chaque sens.

De nuit : par Dunkerque, la route qui fait gagner du temps.

Trains rapides de grand luxe (voitures Pullman)

« *La Flèche d'Or* », Paris-Londres, par Calais, en 6 h. 40; Paris-Calais, sans arrêt : 300 km. en 3 h. 10.

« *L'Etoile du Nord* », Paris-Amsterdam, en 7 h. 30; Paris-Bruxelles, sans arrêt.

« *L'Oiseau Bleu* », Paris-Anvers, en 4 h. 20; Paris-Bruxelles, sans arrêt.

Train de luxe « Nord-Express », Paris-Liège-Cologne-Berlin-Varsovie-Kovno-Riga.

APPRENEZ LE POLONAIS

Apprenez le polonais ! Il n'est pas plus difficile que l'allemand ou le russe. Il vous ouvre le monde slave, avec sa haute spiritualité, son âme à la fois si proche et si différente de la nôtre; il vous donne l'accès à cette Pologne que l'on aime d'autant plus qu'on la connaît mieux; il vous livre sa magnifique littérature, encore si mal connue chez nous; il vous permet de prendre contact avec les ouvriers polonais qui sont chez nous, de leur rendre service, d'en faire vos amis.

Les Amis de la Pologne tiennent un *Linguaphone* à votre disposition.

« NARODOWIEC »

Rue Emile-Zola, LENS (Pas-de-Calais).

Tél. 227 — C/c postal Lille 166-57

Le grand Quotidien de l'émigration polonaise en France.

Le plus fort tirage des journaux polonais paraissant en dehors de la Pologne.

« **ILUSTRACJA POLSKA** »

Bi-mensuel illustré
pour l'émigration polonaise

« **GAZETA DLA KOBIEĆ** »

Bi-mensuel illustré
pour les femmes

Le tirage utile de ces éditions dépasse 70.000 exemplaires

LE « NARODOWIEC » seul compte 40.000 abonnés

(Tirage vérifié par la Société de contrôle et de révision de Lille)

Faire la publicité dans ces journaux c'est toucher toute la clientèle polonaise dans la France entière !

Faites-en l'essai sans tarder, vous serez satisfaits !

Tarif de publicité et spécimens gratuits sur demande

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

Relations entre la Normandie et la Bretagne, le Sud-Ouest, le Midi et l'Espagne

Afin d'établir une relation rapide de jour entre Dieppe-Le Havre-Rouen et Caen avec la Bretagne, d'une part, le Sud-Ouest et le Midi de la France, et vice-versa, d'autre part, un autorail circule depuis le 15 mai entre Dieppe et Nantes.

Il est en liaison, à Alençon, avec les autorails venant de Caen et de Bagnoles-de-l'Orne et donne à Nantes la correspondance avec le rapide « Côte d'Emeraude-Pyrénées » vers La Rochelle, Bordeaux, Irun, ainsi que, d'autre part, un train rapide sur Quimper.

Ainsi, en partant de Dieppe à 6 h. 5, du Havre à 5 h. 42, de Rouen à 6 h. 48, de Caen à 7 h. 24, on arrive à Nantes à 11 h. 18, à Lorient à 14 h. 53, à Quimper à 15 h. 55, à Bordeaux à 16 h. 31, à Biarritz à 19 h. 49, à Irun à 20 h. 20 et à Madrid le lendemain à 8 h. 45.

Même organisation dans l'autre sens avec autorail rapide entre Nantes et Dieppe, comportant un gain de temps important sur tous les horaires établis jusqu'à ce jour.

LE PLUS ANCIEN ET LE PLUS REPANDU DES JOURNAUX POLONAIS EN FRANCE.

WIARUS POLSKI

35, rue du Château, 35

LILLE (Nord)

45 ans d'existence.

Pages spéciales agricoles, féminines, sportives, illustrations, actualités, boy-scoutisme, intellectuelles, suppléments belletristiques.

Amis de la Pologne ! Recommandez-le, abonnez-y vos ouvriers et employés polonais. — Prix 7 frs par mois.

COMMERÇANTS !

CONFIEZ-LUI votre PUBLICITE

C'est le meilleur moyen de répandre vos articles parmi les Polonais.

Le « WIARUS POLSKI » s'est voué à la popularisation du rapprochement Franco-Polonais.



Avis. — Prière de joindre 0 fr. 50 à toute demande de changement d'adresse (frais d'établissement d'un nouveau cliché).

Le Gérant : E. CARCENAC.

Rodez, imp. P. CARRERE (Maison fondée en 1624.)

LES AMIS DE LA POLOGNE

PRESIDENTS D'HONNEUR

M. Gaston DOUMERGUE.

MM. les Maréchaux de France FRANCHET D'ESPEREY, PÉTAÏN, S. E. le Cardinal VERDIER, le Pasteur BOEGNER, le Grand Rabbin Israël LÉVI.

MM. les Généraux WEYGAND, et GOURAUD.

MM. HERRIOT, PAUL-BONCOUR.

Président : M. Louis MARIN, *Ministre d'Etat*.

Vice-Président : M. Robert SÉROT, député.

Fondatrice et secrétaire générale :

Mme Rosa BAILLY.

Trésorier général : D^r VINCENT DU LAURIER.

Déléguée générale à Varsovie : Mme SEKOWSKA.

Délégué auprès des Associations polonaises en

France : M. Louis REGAMEY.

CONSEILLERS POLONAIS. — M. POTWOROWSKI; M. JANKOWSKI, Consul général; JAN LECHON, directeur de la propagande; M. GORECKI, directeur de P. A. T., à Paris; M. CHOWANIEC, conservateur de la Bibliothèque polonaise; M. FRENKIEL, correspondant de l'I. K. C.; D^r BRABANDER, Président des Sokols; Comtesse de GONTAUT-BIRON, présidente du Travail Civique féminin.

Correspondants : W. STEROSZEWSKI, Président de l'Académie Polonaise; Michel GRAZYNSKI, wojewode de Haute-Silésie; BOY-ZELENSKI, de l'Académie Polonaise; Général GORECKI; Princesse LUBOMIRSKA; Comtesse Félicie SKARBEK; B. KIELSKI, vice-président de la Fédération des Sociétés Franco-Polonaises; Mme WANDA DE LADA, ancienne députée; Mlle NIENIEWSKA; Julie WIELEZYNSKA; WIKTORJA GORYNSKA; D^r Thadée PRZYPKOWSKI; Doctoresse BORKOWSKA; Mlle CICHOWICZ; M. SEELIEB, président des A. F. de Zakopane.

Principaux Comités et Groupements régionaux.

(suite).

LE MANS. — *Président* : M. le D^r OUDIETTE.

LYON. — *Président* : M. LIRONDELLE, recteur; *vice-président* : M. PATOUILLET, professeur à la Faculté des lettres; *secrétaires* : Mme BARRETT-SPALIKOWSKA, Mlle SOTTEAU; *trésoriers* : M. FROMENT, libraire-éditeur, Mme NAUDE.

MARSEILLE. — *Président* : Colonel GUILLOT; *vice-président* : M. LÉOTARD; *secrétaire général* : M. RABILLOU; *secrétaires* : MM. ANTONOWICZ et BARBAUDY; *trésorier* : M. MOUILLERON.

METZ. — *Président* : Général BRION; *Vice-présidents* : M. PREVEL, ancien maire; M. PINON, vice-président du Tribunal civil; Colonel DEVILLE; *secrétaire général* : M^e GAUDU, avocat; *secrétaire-adjoint* : M. FRESMAN, greffier en chef; *trésorier* : M. RENAULD, banquier.

MONTLUÇON. — *Président* : M. COQUETON, ancien chef de division de Préfecture; *vice-président* : Mme FILIPPI, directrice d'E. P. S.; M. TOURAINE, inspecteur primaire; *secrétaire* : M. GABRIEL, directeur du C. C.; *trésorier* : M. GAUME, professeur.

MULHOUSE. — *Président* : M. DE RETZ, directeur général des Mines domaniales de Potasse d'Alsace; *trésorier* : M. D'ANDON.

NANTES. — *Président* : M. LYNIER, sénateur, président de la Société de Géographie.

NIMES. — *Président* : M. PAGANELLI, inspecteur d'académie; *secrétaire* : Mlle GUERRE.

NIORT. — *Directrice* : Mme BONNECARRÈRE.

ORLEANS. — *Président* : M. BERGER, député; *secrétaire* : Mlle TRÉGLOS; *Trésorier* : M. HOUREUX.

POITIERS. — *Président* : M. PINEAU, recteur; *secrétaire* : M. Prosper CHANGEUR.

PONT-A-MOUSSON. — *Président* : M. GRANDPIERRE, directeur des Hauts-Fourneaux.

RENNES. — *Président* : M. COLLAS, professeur à la Faculté des lettres.

SEDAN. — *Président* : M. MARTIN, pharmacien; *secrétaire* : Capitaine ARNAUD.

SOISSONS. — *Président* : M. MARQUIGNY, Maire; *secrétaire* : Mme MOUTON, directeur du Collège; *trésorier* : M. HENRY.

STRASBOURG. — *Président* : M. Hubert GILLOT, professeur à la Faculté des Lettres; *vice-présidents* : M. DELPECH, professeur à la Faculté de Droit; RUEF s. g. de l'U. N. C.; LARUE, proviseur du Lycée Kléber; D^r AUPSCHLAGER; *secrétaire général* : M. DROZ, professeur; *trésorier* : M. WENGER.

TOULON. — *Président* : Général RAYMOND; *vice-président* : M. SLIZEWICZ; *secrétaire générale* : Mlle FLOURAC, *secrétaire* : Mlle GIRAUD; *trésorier* : M. BEAUDOIN.

TOULOUSE. — *Président* : Comte BEGOUEN; *secrétaire général* : M. DE FERRAND-PUGINIER; *trésorier* : M. CUGUILLIÈRE.

TROYES. — *Président* : M. CHEVALIER, professeur.

VERDUN. — *Président* : M. FASCINET, architecte.

VERSAILLES. — *Président* : N...